ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

SECONDE PARTIE.

LORSque Conſalve ſe trouva dans le Palais de Leon, la vûë d'un lieu où il avoit été ſi heureux, lui redonna les idées de ſa fortune, & renouvella ſa haine pour Dom Garcie. La dou-

leur d'avoir perdu Zay-

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

que je ne fusse legitime possesseur d'Hermenesilde ? Je le suis, ajouta-t'il, & il ne manque rien à mon bonheur, sinon que vous y consentiez & que vous en soyez le témoin. Il l'embrassa en disant ces paroles. Hermenesilde fit la même chose, & l'un & l'autre le prierent de leur pardonner les malheurs qu'ils lui avoient causez. C'est à moi, Seigneur, dit Consalve en se jettant aux pieds du Prince, c'est à moi à vous demander pardon, d'avoir laissé paroître des soupçons dont j'avoüe que je n'ai pû me deffendre ; mais j'espere que vous accorderez ce pardon au premier mouvement d'une surprise si extraordinaire, & au peu d'apparence que je voyois à la grace que vous avez faite à ma sœur. Vous pouviez tout esperer de sa beauté & de mon amour, repliqua Dom Garcie, & je vous con-

jure d'oublier ce qu'elle a fait ſans vôtre aveu, pour un Prince dont elle connoiſſoit les ſentimens. Le ſuccez, Seigneur, a ſi bien juſtifié ſa conduite, répondit Conſalve, que c'eſt à elle à ſe plaindre de l'obſtacle que je voulois apporter à ſon bonheur.

Aprés ces paroles, Dom Garcie dit à Hermeneſilde qu'il étoit déja ſi tard, qu'elle ſeroit peut-être bien aiſe de ſe retirer, & qu'il ſeroit bien aiſe auſſi de demeurer encore quelques momens avec Conſalve.

Lors qu'ils furent ſeuls, il l'embraſſa avec beaucoup de témoignage d'amitié. Je n'oſerois eſperer, lui dit-il, que vous oubliez les choſes paſſées; je vous conjure ſeulement de vous ſouvenir de l'amitié qui a été entre nous, & de penſer que je n'ai manqué à celle que je vous devois,

vois, que par une passion qui ôte la raison à ceux qui en sont possedez. Je suis si surpris, Seigneur, repartit Consalve, que je ne puis vous répondre, je doute de ce que je vois, & je ne puis croire que je sois assez heureux pour retrouver en vous cette même bonté que j'y ay vûë autrefois. Mais, Seigneur, permettez-moy de vous demander à qui je dois cet heureux retour. Vous me demandez bien des choses, répondit le Prince, & bien que j'eusse besoin d'un plus long-temps pour vous les apprendre, je vous les diray en peu de paroles, & je ne veux pas retarder d'un moment ce qui peut servir à me justifier auprés de vous.

Alors il voulut luy raconter le commencement de sa passion pour Hermenesilde, & la part qu'y avoit eûë Dom Ramir

mais pour luy en épargner la peine, Conſalve luy dit qu'il avoit appris tout ce qui s'étoit paſſé juſques au jour qu'il étoit parti de Leon, & qu'il ne luy reſtoit à ſçavoir que ce qui étoit arrivé depuis ſon départ.

HIS-

Digitized by Google

HISTOIRE DE DOM GARCIE. ET D'HERMENESILDE.

VOus partîtes sans doute, reprit Dom Garcie, sur la connoissance que vous eûtes que j'avois eu la foiblesse de consentir à vôtre éloignement ; & la mépriſe que fit Nugna Bella, de vous envoyer une Lettre qu'elle écrivoit à Dom Ramire, vous apprit ce qu'on vous avoit ca-

Digitized by Google

ché avec tant de soin. Dom Ramire reçût la Lettre qui s'adressoit à vous, & ne douta point que vous n'eussiez receu celle qui s'adressoit à luy. Il en fut extrêmement troublé; je ne le fus pas moins, nos fautes étoient communes, quoy qu'elles fussent differentes. Vôtre départ luy donna de la joye, j'en eus aussi d'abord; mais quand je fis reflexion à l'état où vous étiez, quand je consideray que j'en étois la cause, je pensay mourir de douleur. Je trouvois que j'avois perdu la raison de vous avoir caché si soigneusement l'amour, que j'avois pour Hermenesilde, il me sembloit que les sentimens que j'avois pour elle étoient d'une nature à n'être pas desapprouvez: j'eus plusieurs fois envie de faire courir aprés vous, & je l'aurois fait si j'eusse été le seul coupable. Mais l'interest de Nu-
[illegible] Bella & de Dom R[illegible]

tient des obſtacles invincibles à vôtre retour. Je leur cachay mes ſentimens, & j'eſſayay autant qu'il me fut poſſible de vous oublier. Vôtre éloignement fit beaucoup de bruit, & chacun en parla ſelon ſon caprice. Si-tôt que je ne fus plus retenu par vos conſeils, & que je ſuivis ceux de Dom Ramire, qui ſouhaitoit pour ſon intereſt de me voir de l'autorité, je me broüillay entierement avec le Roy; & il connut alors qu'il s'étoit trompé, quand il avoit crû que vous me portiez à faire les choſes qui luy étoient deſagreables. Nôtre mésintelligence éclata, les ſoins de la Reine ma mere furent inutiles, & les choſes vinrent à un tel point, que l'on ne douta plus que je n'euſſe deſſein de former un party. Je ne crois pas neanmoins que j'en euſſe pris la reſolution, ſi le Comte vôtre pere (qui ſçut par des perſon-

nes qu'il avoit miſes auprés de ſa fille l'amour que j'avois pour elle) ne m'euſt fait dire que ſi je voulois l'épouſer il m'offroit une armée conſiderable, des Places & de l'argent, & enfin ce qui m'étoit neceſſaire pour obliger le Roy à me faire part de ſa Couronne. Vous ſçavez ce que les paſſions peuvent ſur moy, & à quel point l'amour & l'ambition regnoient dans mon ame. L'une & l'autre étoient ſatisfaites par les offres qu'on me faiſoit, ma vertu étoit trop foible pour y reſiſter, & je ne vous avois plus pour la ſoutenir. J'acceptai ces offres avec joye; mais avant que de m'engager entierement, je voulus ſçavoir qui entroit dans ce party dont je me faiſois le Chef. J'appris qu'il y avoit pluſieurs perſonnes conſiderables: entr'autres le pere de Nugna Bella un des Comtes de Caſtille, & je trouvai que Nu-

gnez Fernando & luy demandoient que je les reconnuſſe pour Souverains. Cette propoſition me ſurprit; & j'eus quelque honte de faire une choſe ſi préjudiciable à l'Etat, par une impatience precipitée de regner; mais Dom Ramire aida pour ſon intereſt à me déterminer. Il promit à ceux qui traitoient pour les Comtes de Caſtille, de me porter à faire ce qu'ils deſiroient; pourveu qu'on luy promiſt de luy donner Nugna Bella. Il m'engagea à la demander, je le fis avec joye, on me l'accorda, & nôtre traité fut conclu en peu de temps. Je ne pus me reſoudre à attendre la fin de la guerre pour être poſſeſſeur d'Hermeneſilde, & je fis dire à Nugnez Fernando, que j'étois reſolu d'enlever ſa fille en me retirant de la Cour. Il y conſentit, & il ne me reſta plus qu'à trouver les

Ramire y avoit le même interest que moy ; parce que Diego Porcellos trouvoit bon qu'on enlevât Nugna Bella avec Hermenesilde. Nous resolûmes de prendre un jour que la Reine iroit se promener hors de la Ville, d'obliger celuy qui conduiroit le chariot où seroient Nugna Bella & Hermenesilde, à s'éloigner de celuy de la Reine, de les enlever, & de les mener à Palence, qui étoit en ma disposition, & où Nugnez Fernando se devoit trouver.

Tout ce que je viens de vous dire s'executa plus heureusement que nous ne l'avions esperé. J'épousay Hermenesilde dés le soir même que nous fûmes arrivez, la bien-séance & mon amour le vouloient ainsi, & je le devois faire pour engager entierement le Comte de Castille dans mes interests. Au milieu de la joye que nous avions

l'un

l'un & l'autre, nous parlâmes de vous avec beaucoup de douleur. Je luy avoüay ce qui avoit causé vôtre éloignement, nous plaignîmes ensemble le malheur où nous étions de ne sçavoir en quel lieu du monde vous étiez allé. Je ne pouvois me consoler de vôtre perte, & je regardois Dom Ramire avec horreur comme la cause de ma faute. Son mariage fut retardé, parce que Nugna Bella voulut qu'on attendist Diego Porcellos, qui étoit demeuré en Castille pour rassembler les troupes qu'on avoit levées.

Cependant la plus grande partie du Royaume se déclara pour moy. Le Roy ne laissa pas d'avoir une armée considerable, & de s'opposer à la mienne. Il y eut plusieurs combats, & dans l'un des premiers Dom Ramire fut tué sur la place. Nugna Bella en parut tres-

ſœur fut témoin de ſon affliction, & prit le ſoin de la conſoler. Je fis en moins de deux mois des progrez ſi conſiderables, que la Reine ma mere connoiſſant qu'il étoit impoſſible de me reſiſter, porta le Roy à un accommodement, & luy en fit voir la neceſſité. Elle avança vers le lieu où j'étois. Elle me dit que le Roy étoit reſolu de chercher du repos; qu'il ſe demettroit de la Couronne en ma faveur, & qu'il ſe reſerveroit ſeulement la Souveraineté de Zamora pour y finir ſes jours, & celle d'Oviedo pour la donner à mon frere. Il eût été difficile de refuſer des offres ſi avantageuſes, je les acceptay, on fit tout ce qui étoit neceſſaire pour l'execution de ce traité, je vins à Leon, je vis le Roy, il ſe démit de ſa Couronne, & partit le même jour pour s'en aller à Zamora.

Per-

Digitized by Google

Permettez-moy, Seigneur, interrompit Conſalve, de vous faire paroître mon étonnement: Attendez encore, reprit Dom Garcie, que je vous aye appris ce qui regarde Nugna Bella. Je ne ſçay ſi ce que je vay vous dire vous donnera de la joye ou de la douleur, car j'ignore quels ſentimens vous conſervez pour elle. Ceux de l'indifference, Seigneur, répondit Conſalve: Vous m'écouterez donc ſans peine, repliqua le Roy. Incontinent aprés la paix, elle vint à Leon avec la Reine, il me parut qu'elle ſouhaitoit vôtre retour, je luy parlay de vous, & je luy vis de violens repentirs de l'infidelité qu'elle vous avoit faite. Nous reſolumes de vous faire chercher, quoy qu'il fuſt aſſez difficile, ne ſçachant en quel endroit du monde vous étiez allé. Elle me dit que ſi quelqu'un le pouvoit ſçavoir, c'étoit Dom Olmond. Je

l'envoyay chercher à l'heure même, je le conjuray de m'apprendre de vos nouvelles ; il me répondit que depuis mon mariage, & la mort de Dom Ramire, il avoit eu plusieurs fois la pensée de me parler de vous, jugeant bien que les raisons qui avoient causé vôtre éloignement étoient cessées ; mais qu'ignorant où vous étiez, il avoit crû que c'étoit une chose inutile : Qu'enfin il venoit de recevoir une de vos Lettres, que vous ne luy mandiez point le lieu de vôtre sejour, mais que vous le priez de vous écrire à Tarragone, ce qui luy faisoit juger que vous n'étiez pas hors de l'Espagne. Je fis partir à l'heure même plusieurs Officiers de mes Gardes pour vous aller chercher. J'avois jugé par la Lettre que vous aviez écrite à Dom Osmond, que vous ignoriez les changemens qui étoient arrivez, je leur donnay

l'envoyay chercher à l'heure même, je le conjuray de m'apprendre de vos nouvelles; il me répondit que depuis mon mariage, & la mort de Dom Ramire, il avoit eu plusieurs fois la pensée de me parler de vous, jugeant bien que les raisons qui vous avoient causé vôtre éloignement étoient cessées; mais qu'ignorant où vous étiez, il avoit crû que c'étoit une chose inutile: Qu'enfin il venoit de recevoir une de vos Lettres, que vous ne luy mandiez point le lieu de vôtre sejour; mais que vous le prioit de vous écrire à Tarragone, ce qui luy faisoit juger que vous n'étiez pas hors de l'Espagne. Il

nay ordre de ne vous rien dire de l'état de la Cour, & de mes sentimens; & j'imaginay un plaisir extrême à vous apprendre l'un & l'autre. Quelques jours aprés Dom Olmond partit aussi pour vous aller chercher, & il crut qu'il vous trouveroit plutôt que ceux que j'y avois déja envoyez. Nugna Bella me parut touchée d'une grande joye par l'esperance de vous revoir. Mais son pere que j'avois reconnu pour Souverain aussi-bien que le vôtre, envoya demander à la Reine la permission de la rappeller auprés de luy. Quelque douleur qu'elles eussent de cette séparation, Nugna Bella ne pût l'éviter, elle partit, & si-tôt qu'elle a été arrivée en Castille,

choisi pour luy donner sa fille; peut-estre a-t'il de la valeur & de la sageſſe, mais ſon humeur & ſa perſonne ne ſont pas agreables, & Nugna Bella eſt tres-malheureuſe.

Voilà, dit le Roy en finiſſant ſon diſcours, ce qui s'eſt paſſé depuis vôtre éloignement; ſi vous n'aimez plus Nugna Bella & que vous m'aimiez encore, je n'ay rien à ſouhaiter, puis que vous ſerez auſſi heureux que vous l'avez été, & que je le ſeray entierement par le retour de vôtre amitié. Je ſuis confus, Seigneur de toutes vos bontez, répondit Conſalve; je crains de ne vous pas faire aſſez paroître ma reconnoiſſance & ma joye. Mais l'habitude que mes malheurs & la ſolitude m'ont donnée à la triſteſſe, m'en laiſſent encore une impreſſion qui cache les ſentimens de mon cœur.

Aprés ces paroles Dom Garcie

cie ſe retira, & l'on conduiſit Conſalve dans un appartement qu'on luy avoit preparé dans le Palais. Lors qu'il ſe vit ſeul & qu'il fit reflexion ſur le peu de joye que luy donnoit un changement ſi avantageux, quels reproches ne ſe fit-il point, de s'étre ſi entierement abandonné à l'amour?

C'eſt vous ſeule, Zayde, dit-il, qui m'empêchez de joüir du retour de ma Fortune, & d'une Fortune encore au deſſus de celle que j'avois perduë. Mon pere eſt Souverain, ma ſœur eſt Reine, & je ſuis vangé de tous ceux qui m'avoient trahy. Cependant je ſuis malheureux, & je racheterois de tous les avantages que je poſſede, l'occaſion que j'ay perduë de vous ſuivre & de vous revoir.

Le lendemain toute la Cour ſçût le retour de Conſalve. Le

re voir l'amitié qu'il avoit pour luy; & il prenoit ſoin d'en donner des témoignages publics, pour reparer en quelque ſorte les choſes qui s'étoient paſſées. Une ſi éclatante faveur ne conſoloit point cet Amant de la perte de Zayde, il n'étoit pas en ſon pouvoir de cacher ſon affliction. Le Roy s'en apperçût & le preſſa ſi fortement de luy en avoüer la cauſe, que Conſalve ne pût s'en deffendre. Aprés luy avoir raconté ſa paſſion pour Zayde, & tout ce qui luy étoit arrivé depuis ſon départ de Leon: Voilà, Seigneur, luy dit-il, comme j'ay été puny d'avoir oſé ſoutenir contre vous, qu'on ne devoit aimer qu'aprés une longue connoiſſance. J'ay été trompé par une perſonne que je croyois connoître, cette experience ne m'a pas pû deffendre contre Zayde, que je ne connoiſſois pas, que je ne connois

nois point encore, & qui cependant trouble l'heureux état où vous me mettez. Le Roy étoit trop sensible à l'amour, & trop sensible à ce qui regardoit Consalve, pour n'être pas touché de son malheur. Il examina avec luy ce qu'on pouvoit faire pour apprendre des nouvelles de Zayde, ils resolurent d'envoyer à Tortose dans cette maison où il l'avoit entenduë parler, pour tâcher au moins de s'instruire de sa patrie, & du lieu où elle étoit allée. Consalve qui avoit dessein de faire sçavoir à Alphonse tout ce qui luy étoit arrivé depuis qu'il étoit sorty de sa solitude, se servit de cette occasion pour luy écrire, & pour luy renouveller les assurances de son amitié.

Cependant les Maures avoient profité des desordres du Royaume de Leon. Ils avoient surpris plusieurs Villes, &

encore à étendre leurs limites ſans avoir neanmoins déclaré la guerre. Dom Garcie pouſſé par ſon ambition naturelle, & ſe trouvant fortifié par la valeur de Conſalve, reſolut d'entrer dans leur païs, & de reprendre tout ce qu'ils avoient uſurpé. Dom Ordogno ſon frere ſe joignit à luy, & ils mirent une puiſſante Armée en campagne. Conſalve en fut le General. Il fit en peu de temps des progrez conſiderables, il prit des Villes, il eut l'avantage en pluſieurs combats, & enfin il aſſiegea Talavera, qui étoit une place importante par ſa ſituation & par ſa grandeur. Abderame Roy de Cordoüe, ſucceſſeur d'Abdala, vint luy-même s'oppoſer au Roy de Leon. Il s'approcha de Talavera dans l'eſperance de faire lever le ſiege. Dom Garcie avec le Prince Ordogno ſon frere, prit la plus grande partie de l'armée pour l'aller

Digitized by Google

combattre, & laiſſa Conſalve avec le reſte pour continuer le ſiege. Conſalve s'en chargea avec joye, & l'aſſurance d'y réüſſir ou d'y trouver la mort, ne luy laiſſa pas apprehender de mauvais ſuccés. Il n'avoit point eu de nouvelles de Zayde, il étoit plus tourmenté que jamais de la paſſion qu'il avoit pour elle, & du deſir de la revoir, de ſorte qu'au travers de ſa fortune & de ſa gloire, il n'enviſageoit qu'une vie ſi deſagreable, qu'il couroit avec ardeur aux occaſions de la finir. Le Roy marcha contre Abderame, il le trouva campé dans un poſte avantageux à une journée de Talavera. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'ils en vinſſent aux mains, les Maures ne vouloient pas ſortir de leur poſte, & Dom Garcie ſe trouvoit trop foible pour les y attaquer. Cependant Conſalve in-

Digitized by Google

tinuer le siege, parce que n'ayant pas assez de troupes pour enfermer toute la Place, il y entroit du secours toutes les nuits, & que ce secours pouvoit enfin mettre les Assiegez en état de faire des sorties qu'il ne pourroit soutenir. Comme il avoit déja fait une brêche considerable, il resolut de hazarder un assaut general, & d'essayer par une action si hardie, de reüssir dans une chose qu'il croyoit desesperée. Il executa ce qu'il avoit resolu, & aprés avoir donné tous les ordres necessaires, il attaqua la Ville avant que le jour parust; mais avec tant de courage & d'esperance de vaincre, qu'il inspira ces mêmes sentimens aux soldats. Ils firent des actions incroyables, & enfin en moins de deux heures Consalve se rendit maître de Talavera. Il fit tous les efforts pour empêcher le pillage; mais il étoit impossible d'ar-

d'arrêter des troupes qui avoient été animées par l'esperance du butin.

Comme il alloit luy-même par la Ville pour prévenir le desordre, il vit un homme qui se defendoit seul contre plusieurs autres avec une valeur admirable, & qui en se retirant tâchoit de gagner un Château qui ne s'étoit pas encore rendu. Ceux qui attaquoient cet homme le pressoient si vivement, qu'ils l'alloient percer de plusieurs coups, si Consalve ne se fust jetté au milieu d'eux, & ne leur eust commandé de se retirer. Il leur fit honte de l'action qu'ils vouloient faire. Ils s'en excuserent, en luy disant que celuy qu'ils attaquoient étoit le Prince Zulema, qui venoit de tuer un nombre infini des leurs, & qui vouloit se jetter dans le Château. Ce nom étoit trop celebre par la grandeur de ce

Prince, & par le commandement general qu'il avoit dans les Armées des Maures, pour n'estre pas connu de Consalve. Il s'avança vers luy, & ce vaillant homme voyant bien qu'il ne pouvoit plus se deffendre, rendit son épée avec un air si noble & si hardy, que Consalve ne douta point qu'il ne fust digne de la grande reputation qu'il avoit acquise. Il le donna en garde à des Officiers qui le suivoient, & marcha vers ce Château pour le sommer de se rendre. Il promit la vie à ceux qui étoient dedans, on luy en ouvrit les portes, il apprit en y entrant qu'il y avoit beaucoup de Dames Arabes qui s'y étoient rétirées. On le conduisit au lieu où elles étoient. Il entra dans un appartement superbe, orné avec toute la politesse des Maures. Plusieurs Dames à demy couchées sur des carreaux, ne faisoient

voir que par un triſte ſilence la douleur qu'elles avoient d'être captives. Elles étoient un peu éloignées, comme par reſpect, d'une perſonne magnifiquement habillée & aſſiſe ſur un lit de repos. Sa tête étoit appuyée ſur une de ſes mains, de l'autre elle eſſuyoit ſes larmes & cachoit ſon viſage, comme ſi elle euſt voulu retarder de quelques momens la vûë de ſes ennemis. Enfin au bruit que firent ceux dont Conſalve étoit ſuivy, elle ſe tourna & luy fit reconnoître Zayde; mais Zayde plus belle qu'il ne l'avoit jamais vûë, malgré la douleur & le trouble qui paroiſſoit ſur ſon viſage. Conſalve fut ſi ſurpris, qu'il parut plus troublé que Zayde, & Zayde ſembla ſe raſſurer & perdre une partie de ſes craintes à la vûë de Conſalve. Ils s'avancerent l'un vers l'autre; & prenant tous deux la parole,

Grecque, pour luy demander pardon de paroître devant elle comme un ennemy, dans le même moment que Zayde luy disoit en Espagnol, qu'elle ne craignoit plus les malheurs qu'elle avoit apprehendez, & que ce ne seroit pas le premier peril dont il l'auroit garantie. Ils furent si étonnez de s'entendre parler leurs Langues, & leur surprise leur jetta si vivement dans l'esprit les raisons qui les avoient obligez de les apprendre, qu'ils en rougirent, & demeurerent quelque temps dans un profond silence. Enfin Consalve reprit la parole, & continuant de se servir de la Langue Grecque: Je ne sçay, Madame, luy dit-il, si j'ay eu raison de souhaiter autant que je l'ay fait que vous me pussiez entendre, peut-estre n'en seray-je pas moins malheureux; mais quoy qu'il puisse m'arriver, puis que j'ay la joye

de vous revoir aprés en avoir tant de fois perdu l'esperance, je ne me plaindray plus de ma fortune. Zayde parut embaraſſée de ce que luy diſoit Conſalve, & le regardant avec ſes beaux yeux, où il ne paroiſſoit neanmoins que de la triſteſſe. Je ne ſçay encore, luy dit-elle en ſa Langue, ne voulant plus luy parler Eſpagnol) ſi mon Pere a pu échapper des perils où il s'eſt expoſé dans cette journée, vous me permettrez bien de ne vous pas répondre pour demander de ſes nouvelles. Conſalve appella ceux qui ſe trouverent proche de luy, pour s'enquerir de ce qu'elle vouloit ſçavoir. Il eut le plaiſir d'apprendre que ce Prince à qui il venoit de ſauver la vie, étoit le pere de Zayde; & elle parut avoir beaucoup de joye de ſçavoir par quel bonheur ſon pere avoit été garanty de la mort. Enſuite Conſalve fut obligé de faire

des civilitez à toutes les autres Dames qui étoient dans le Château. Il fut fort surpris d'y trouver Dom Olmond, dont on n'avoit point eu de nouvelles depuis qu'il étoit party de Leon pour le chercher. Après avoir satisfait à ce qu'il devoit à un amy si fidelle, il revint dans le lieu où étoit Zayde. Comme il commençoit à luy parler, on le vint avertir que le desordre étoit si grand dans la Ville que sa presence seule pouvoit l'arrêter. Il fut contraint d'aller où son devoir l'appelloit. Il donna tous les ordres qu'il jugea necessaires, pour appaiser le tumulte que faisoit naître l'avarice des Soldats, & la terreur des habitans. En suite il dépêcha un Courier au Roy pour luy donner avis de la prise de la Ville, & revint avec impatience auprés de Zayde. Toutes les Dames qui étoient auprés d'elle s'éloignerent par ha-

hazard, il voulut profiter des momens où il pouvoit l'entretenir ; mais comme il avoit dessein de luy parler de sa passion, il sentît un trouble extraordinaire, & il connut bien que ce n'étoit pas toujours assez de pouvoir estre entendu, pour se déterminer à se vouloir faire entendre. Il craignit neanmoins de perdre une occasion qu'il avoit tant souhaitée, & aprés avoir admiré quelque temps la bizarrerie de leur avanture, d'avoir été si long-temps ensemble sans se connoître & sans se parler. Nous sommes bien éloignez, dit Zayde, de retomber dans le même embarras, puis que j'entends la Langue Espagnole, & que vous entendez la mienne. Je m'étois trouvé si malheureux de ne la pas entendre, repondit Consalve, que je l'ay apprise sans esperer même qu'elle pust me servir à reparer ce que j'avois souffert de

ne la pas ſçavoir. Pour moy, reprit Zayde en rougiſſant, j'ay appris l'Eſpagnol, parce qu'il eſt difficile de n'apprendre pas la Langue du pays où l'on demeure, & que l'on eſt dans une peine continuelle, lors qu'on ne peut ſe faire entendre. Je vous entendois ſouvent, Madame, repliqua Conſalve; & quoy que je ne ſçuſſe pas vôtre Langue, il y a eu bien des heures où j'aurois pû rendre un compte exact de vos ſentimens, & je ſuis perſuadé que vous voyiez encore mieux les miens que je ne voyois les vôtres. Je vous aſſure, répondit Zayde, que je ſuis moins habile que vous ne penſez, & que tout ce que j'ay pû juger, c'eſt que vous aviez quelquefois beaucoup de triſteſſe. Je vous en diſois la cauſe, répondit Conſalve, & je croy que ſans ſçavoir ce que ſignifioient mes paroles, vous n'avez pas laiſſé de m'en-

tendre. Ne vous en deffendez point, Madame, vous m'avez répondu ſans me parler, avec une ſeverité dont vous devez être ſatisfaite; mais puis que j'ay pû connoiſtre vôtre indifference, comment n'auriez-vous pas connu des ſentimens, qui paroiſſent plus aiſément que l'indifference, & qui s'expliquent ſouvent malgré nous? J'avoüe neanmoins, que j'ay vû quelquefois vos beaux yeux tournez ſur moy, d'une maniere qui m'auroit donné de la joye, ſi je n'avois crû devoir ce qu'ils avoient de favorable à la reſſemblance de quelqu'autre. Je ne vous deſavoüeray pas, reprit Zayde, que je n'aye trouvé que vous reſſembliez à quelqu'un; mais vous n'auriez pas ſujet de vous plaindre, ſi je vous diſois que j'ay ſouvent ſouhaité que vous puſſiez être celuy à qui vous reſſemblez. Je ne ſçay,

Madame, répondit Conſalve, ſi ce que vous me dites m'eſt favorable, & je ne puis vous en rendre grace, ſi vous ne me l'expliquez mieux. Je vous en ay trop dit pour vous l'expliquer, repliqua Zayde, & mes dernieres paroles m'engagent à vous en faire un ſecret. Je ſuis bien deſtiné au malheur de ne vous pas entendre, reprit Conſalve, puis que même en me parlant Eſpagnol, je ne ſçay ce que vous me dites. Mais, Madame, avez-vous la cruauté d'ajouter encore des incertitudes à celles où je vis depuis ſi long-temps ? Il faut que je meure à vos pieds, ou que vous me diſiez qui vous avez pleuré dans la ſolitude d'Alphonſe, & qui eſt celui à qui mon malheur ou mon bonheur veulent que je reſſemble. Ma curioſité ne s'arrêteroit pas ſans doute à ces deux choſes, ſi le reſpect que j'ay pour vous ne la

retenoit ; mais j'attendrai que le temps & vôtre bonté me permettent de vous en demander davantage.

Comme Zayde alloit répondre, des Dames Arabes qui étoient dans le Château, demanderent à parler à Consalve ; & il vint ensuite tant d'autres personnes, qu'avec le soin qu'apporta cette Princesse à éviter de l'entretenir en particulier, il luy fut impossible d'en retrouver l'occasion.

Il se renferma seul pour s'abandonner au plaisir d'avoir trouvé Zayde, & de l'avoir retrouvée dans un lieu dont il étoit le maître. Il croyoit même avoir remarqué dans ses yeux quelque joye de le revoir ; il étoit bien aise qu'elle eust appris l'Espagnol, & elle s'étoit servie de cette Langue avec tant de promptitude si-tôt qu'elle l'avoit vû, qu'il se flattoit d'avoir eu quel-

que part au soin qu'elle avoit eu de l'apprendre. Enfin, la vûë de Zayde & l'esperance de n'en estre pas haï, faisoient sentir à Consalve ce qu'un Amant qui n'est pas assuré d'être aimé peut sentir de plus agreable.

Dom Olmond revint du Château où il l'avoit envoyé pour y faire entrer des troupes, & interrompit sa reverie. Comme il l'avoit trouvé dans le même lieu que Zayde, il crut qu'il pourroit l'instruire de la naissance & des avantures de cette belle Princesse. Il apprehenda neanmoins qu'il n'en fût amoureux; & la crainte de trouver encore un rival en un homme qu'il croyoit son amy arrêta long-temps sa curiosité, mais il ne put en être le maître. Et après avoir demandé à Dom Olmond quelle avanture l'avoit conduit à Talavera & avoir sçû qu'il avoit été pris prisonnier en allant le chercher

à

à Tarragone, il luy parla de Zulema, pour lui parler ensuite de Zayde.

Vous sçavez, luy dit Dom Olmond, qu'il est neveu du Caliphe Osman, & qu'il seroit à la place de Caimadam qui regne aujourd'huy, s'il avoit eu autant de bonheur qu'il merite d'en avoir. Il tient un rang considerable parmy les Arabes, il est venu en Espagne pour estre General des Armées du Roy de Cordoüe, & il y vit avec une grandeur & une dignité dont j'ay été surpris. Je trouvai icy en y arrivant une Cour tres-agreable. Bellenie femme du Prince Osmin, frere de Zulema y étoit alors. Cette Princesse n'est pas moins reverée par sa vertu que par sa naissance. Elle avoit avec elle la Princesse Felime sa fille, dont l'esprit & le visage sont pleins de charmes, bien qu'il y ait dans l'un & dans l'autre

tre beaucoup de langueur & de melancolie. Vous avez vû l'incomparable beauté de Zayde & vous pouvez juger quel fut mon étonnement de trouver à Talavera tant de personnes dignes d'admiration. Il est vray, répondit Consalve, que Zayde est la plus parfaite beauté que j'aye jamais vûë, & je ne doute point qu'elle n'ait icy un grand nombre d'Amans attachez à elle. Alamir Prince de Tharse en est passionnément amoureux, repliqua Dom Olmond, il a commencé à l'aimer en Chypre, & il en étoit party avec elle. Zulema fit naufrage aux côtes de Catalogne, il est venu depuis en Espagne, & Alamir est venu à Talavera chercher Zayde.

Les paroles de Dom Olmond donnerent un coup mortel à Consalve, il y trouva la confirmation de ses soupçons, & il vit en un moment, que tout ce qu'il s'é-

s'étoit imaginé étoit veritable. L'eſperance de s'eſtre trompé, dont il s'étoit flatté tant de fois, l'abandonna entierement, & la joye que lui avoit donné la converſation qu'il venoit d'avoir avec Zayde, ne ſervit qu'à augmenter ſa douleur. Il ne douta plus que les larmes qu'elle avoit répanduës chez Alphonſe, ne fuſſent pour Alamir, que ce ne fuſt à luy à qui il reſſembloit, & que ce ne fuſt par luy qu'elle euſt été enlevée des côtes de Catalogne. Ces penſées luy donnerent une ſi cruelle douleur, que Dom Olmond crut qu'il étoit malade, & luy en témoigna de l'inquietude. Conſalve ne voulut pas luy apprendre le ſujet de ſon affliction, il trouva de la honte à luy avoüer qu'il étoit encore amoureux, aprés avoir été ſi maltraité par l'amour; il luy dit que ſon mal ſe paſſeroit bien-tôt, & il luy demanda s'il avoit vû Ala-

mir, s'il étoit digne de Zayde, & s'il en étoit aimé. Je ne l'ay point vû, reprit Dom Olmond, il étoit allé joindre Abderame avant que l'on m'euſt conduit en cette Ville. Sa reputation eſt grande, je ne ſçay s'il eſt aimé de Zayde; mais je croy qu'il eſt difficile qu'elle mépriſe un Prince auſſi aimable que j'ay oüi dépeindre Alamir, & il paroît ſi attaché à elle, qu'il eſt difficile de croire qu'il en ſoit entierement dédaigné. La Princeſſe Felime, avec qui j'ay fait une amitié particuliere, malgré la retraite où vivent les perſonnes de ſa nation & de ſa naiſſance, m'a ſouvent parlé d'Alamir; & à en juger par ce qu'elle m'en a dit, on ne peut être ny plus honnête homme, ny plus amoureux. Si Conſalve euſt ſuivi ſes ſentimens, il euſt fait encore pluſieurs queſtions à Dom Olmond; mais il étoit retenu par la crain-

de découvrir ce qu'il luy vouloit cacher. Il lui demanda seulement ce qu'étoit devenuë Felime. Dom Olmond lui répondit, qu'elle avoit suivi la Princesse sa mere à Oropeze, où Osmin commandoit un Corps d'Armée.

Consalve se retira ensuite, sur le pretexte de chercher du repos; mais ce ne fut en effet que pour être en liberté de s'affliger & de faire reflexion sur l'opiniâtreté de son malheur. Pourquoi ai-je retrouvé Zayde, disoit-il, avant d'apprendre qu'Alamir en est aimé? Si j'en eusse été assuré dans le temps que je l'avois perduë, j'aurois moins souffert de son absence; je me serois moins abandonné à la joye de la revoir, & je ne sentirois pas la cruelle douleur de perdre les esperances qu'elle me vient de donner. Quelle destinée est la mienne, que même la douceur de Zayde

heureux ? Pourquoi témoigner qu'elle ſouffre mon amour, ſi elle approuve celui d'Alamir ? Et que veut dire ce ſouhait, que je puiſſe être celui à qui je reſſemble ?

De pareilles reflexions augmentoient encore ſa triſteſſe ; & le jour ſuivant qu'il devoit attendre avec tant d'impatience, & qui lui devoit eſtre ſi agreable, puis qu'il étoit aſſuré de voir Zayde & de lui parler, lui parut le plus affreux de ſa vie, quand il penſa qu'en la voyant, il n'avoit rien à eſperer que la confirmation de ſon malheur.

Sur le milieu de la nuit, celui qui étoit allé porter au Roi la nouvelle de la priſe de la Ville, revint avec un ordre pour Conſalve de partir à l'heure même & d'aller joindre l'Armée avec toute la Cavalerie. Dom Garcie ſçavoit que les Maures attendoient un ſecours conſiderable, & quand il eut appris que Conſal-

salve avoit emporté Talavera, il crut qu'il falloit profiter de cette victoire, & rassembler toutes ses Troupes pour attaquer les ennemis avant qu'ils fussent fortifiez par ce nouveau secours. Quelque difficulté que Consalve trouvât à executer l'ordre du Roy, par l'embarras de faire marcher des soldats, qui étoient encore fatiguez du travail de la nuit précedente, le desir d'être à la bataille le fit agir avec tant d'ardeur, qu'il les mit en peu de temps en état de partir, & il se fit la cruelle violence de quitter Zayde sans luy dire adieu. Il ordonna que l'on conduisist Zulema dans le Château où étoit cette Princesse, & il commanda à celui qui la gardoit de lui dire les raisons qui l'obligeoient à quitter Talavera avec tant de précipitation.

A la pointe du jour il se mit à la tête de la Cavalerie, & commença

portionnée au sujet qu'il en croyoit avoir. En approchant du Camp, il rencontra le Roy qui venoit au devant de luy, il mit pied à terre, & alla lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à la prise de Talavera. Aprés luj avoir parlé de ce qui regardoit la guerre, il luy parla de ce qui regardoit son amour. Il lui apprit qu'il avoit retrouvé Zayde, mais qu'il avoit aussi trouvé ce rival, dont la seule idée lui avoit donné tant d'inquietude. Le Roi lui témoigna combien il s'interessoit dans toutes les choses qui le touchoient, & combien il étoit satisfait de la victoire qu'il venoit de remporter. Consalve alla ensuite faire camper ses troupes & les mettre en état par quelques heures de repos, de se preparer à la bataille que l'on avoit dessein de donner. La resolution n'en étoit pas encore prise, le poste avantageux des ennemis, leur nombre,

bre, & le chemin qu'il faloit faire pour aller à eux, rendoient cette resolution difficile à prendre, & perilleuse à executer. Consalve neanmoins opina à la donner, & l'esperance de trouver Alamir dans le combat, lui fit soutenir son opinion avec tant de force, que la bataille fut resolue pour le lendemain.

Les Arabes étoient campez dans une plaine à la vûë d'Almaras. Leur Camp étoit environné d'un grand bois, en sorte que l'on ne pouvoit aller à eux que par un défilé si dangereux à passer, qu'il ne sembloit pas qu'on dût l'entreprendre. Toutefois Consalve à la tête de la Cavalerie, commença le premier à traverser ce bois, & parut dans la plaine suivi de quelques Escadrons. Les Arabes surpris de voir leurs ennemis si proches, employerent à prendre leur resolution le temps qu'ils devoient employer

à

à combattre, & donnerent le loisir aux Espagnols de passer toutes leurs troupes, & de se ranger en bataille. Consalve marcha droit à eux avec l'aîle gauche, enfonça leurs Escadrons & les mit en fuite. Il ne s'abandonna pas à poursuivre les fuyars, & cherchant par tout le Prince de Tarse & de nouvelles victoires, il tourna tout court sur l'Infanterie des Arabes. Cependant l'aîle droite n'avoit pas eu un succés si favorable. Les Arabes l'avoient rompuë & poussée jusques au Corps de reserve que commandoit le Roy de Leon, mais ce Roy avoit arrêté leur victoire, & les avoit repoussez jusques aux portes d'Almaras, en sorte qu'il ne restoit de leur armée que l'Infanterie où étoit Abderame, & que Consalve venoit d'attaquer. Cette Infanterie l'attendit de pied ferme, & ouvrant ses bataillons, les gens de trait firent

rent un effet si prodigieux, que les troupes Espagnoles ne le purent soutenir. Consalve les remit en ordre, & recommença la même attaque jusques à trois fois. Enfin il enveloppa cette Infanterie de tous côtez, & touché de voir perir de si braves gens, il cria qu'on leur fist quartier. Ils mirent tous les armes bas, & se jettant en foule autour de lui, ils sembloient n'avoir d'autre application qu'à admirer sa clemence, aprés avoir éprouvé sa valeur. Dans ce moment le Roi de Leon vint joindre Consalve & lui donna toutes les loüanges que meritoit sa valeur. Ils sçûrent que le Roi Abderame s'étoit dégagé pendant le dernier combat, & s'étoit retiré dans Almaras.

La gloire que Consalve avoit acquise dans cette journée, devoit luy donner quelque joye; mais il ne sentit que la douleur

de n'y avoir pas laiſſé la vie, & de n'avoir pû trouver Alamir.

Il ſçût des priſonniers que ce Prince n'étoit pas dans l'Armée, qu'il commandoit le ſecours que les ennemis attendoient, & que c'étoit l'eſperance de ce ſecours qui leur avoit fait eſſayer de retarder la bataille.

Comme les Arabes avoient ramaſſé une partie de leur Armée, qu'ils étoient fortifiez par les troupes qu'Alamir avoit amenées, & qu'ils avoient devant eux une grande Ville que l'on n'oſoit aſſieger à leur vûë, le Roi de Leon ne pouvoit eſperer d'autre avantage de ſa victoire, que la gloire de l'avoir remportée. Neanmoins Abderame ſous le pretexte d'enterrer les morts, demanda une trêve de quelques jours, dans le deſſein de commencer une negotiation pour la paix.

Pendant cette trêve, un jour que

que Consalve passoit d'un quartier à l'autre, il vit sur une petite éminence deux Cavaliers de l'Armée ennemie, qui se défendoient contre plusieurs Cavaliers Espagnols, & qui malgré leur resistance étoient prêts d'être accablez par le nombre de ceux qui les attaquoient. Il fut étonné de voir ce combat pendant la trêve & de le voir si inégal. Il envoya quelqu'un des siens à toute bride pour le faire cesser & pour en savoir la cause. On lui vint dire que ces deux Cavaliers Arabes avoient voulu passer auprés des Gardes avancées, qu'on les avoit arrêtez avec insolence, qu'ils avoient mis l'épée à la main, & que la Cavalerie qui s'étoit trouvée en ce lieu les avoit attaquez. Consalve commanda à un Officier d'aller de sa part faire des excuses à ces deux Cavaliers, & de les conduire

Camp du côté qu'ils voudroient aller. Il continua ensuite la visite des quartiers, & alla passer à celuy du Roi, en sorte qu'il ne revint que fort tard à son logement. Le lendemain l'Officier qui avoit conduit ces deux Cavaliers Arabes le vint trouver. Seigneur, luy dit-il, un de ceux que vous nous aviez donné ordre d'escorter, nous a chargé de vous dire, qu'il est bien fâché qu'une affaire importante qui n'a rien de commun avec la guerre, l'empêche de vous venir remercier, & qu'il est bien aise de vous apprendre, que c'est le Prince Alamir qui vous est redevable de la vie. Lors que Consalve entendit le nom d'Alamir, & qu'il pensa que ce rival qu'il avoit eu tant d'envie d'aller chercher par toute la terre, lors même qu'il n'en connoissoit ny le nom, ny la patrie, venoit de passer dans le Camp & à la vûe,

pour aller ſans doute trouver Zayde, il demeura comme accablé, & il ne luy reſta de force que pour demander quel chemin avoit pris Alamir. Quand on luy eut répondu que c'étoit celuy de Talavera, il congedia tous ceux qui étoient dans ſa tente, & demeura abandonné au deſeſpoir de n'avoir pas connu le Prince de Tarſe.

Quoy, diſoit-il, non ſeulement il échappe à ma vengeance, mais je luy ouvre encore les chemins pour aller voir Zayde. A l'heure que je parle il la voit, il eſt auprés d'elle, il lui apprend ſon paſſage dans ce Camp, & ce n'eſt que pour inſulter à mon malheur qu'il a voulu que je ſçûſſe qu'il étoit Alamir. Peut-être ne joüira-t'il pas long-temps de mon infortune, & je ſoulagerai ma douleur par le plaiſir de me vanger.

Il prit dans ce moment la resolution de se dérober de l'armée, de s'en aller à Talavera troubler par sa presence l'entrevûë d'Alamir & de Zayde, & d'oter la vie à son rival, ou de mourir aux yeux de cette Princesse. Comme il cherchoit les moyens d'executer ce qu'il avoit resolu, on lui vint dire qu'il paroissoit des Troupes ennemies à quelques lieuës du Camp, & que le Roy luy ordonnoit de les aller reconnoître. Il fut contraint d'obeir, & de retarder l'execution de son dessein. Il monta à cheval; mais quand il eut marché quelque temps, il apprit en sortant d'un bois, que les Troupes qu'on avoit vûës n'étoient composées que de quelques Arabes qui revenoient d'escorter un convoi. Il fit prendre le chemin du Camp à la Cavalerie qui étoit avec luy, & suivi seulement de quelqu'un des siens,

tems, il commença à marcher lentement, afin de demeurer dans le bois, & de prendre le chemin de Talavera si-tôt que les Troupes seroient un peu éloignées. Comme il fut au milieu d'une grande route, il rencontra un Cavalier Arabe de fort bonne mine, qui suivoit assez vîtement le même chemin. Ceux qui accompagnoient Consalve prononcerent son nom par hazard. A ce nom de Consalve, ce Cavalier revint de la réverie où il paroissoit plongé, & leur demanda si celui qui marchoit seul étoit Consalve. Si-tôt qu'on lui eut répondu que c'étoit luy-même: Je serai bien aise, dit-il assez haut, de voir un homme d'un merite si extraordinaire, & de le pouvoir remercier de la grace que j'en ay reçûë. En disant ces paroles, il avança vers Consalve, en portant la

pour le saluër ; Mais lors qu'il eut jetté les yeux sur son visage. O Dieux ! s'écria-t'il, est-il possible que ce soit Consalve ? & le regardant attentivement, il demeura immobile comme un homme frappé d'une grande surprise, & combattu par des sentimens bien differens. Aprés avoir demeuré quelque temps en cet état : Alamir, s'écria-t'il tout d'un coup, ne doit pas laisser vivre celuy à qui Zayde est destinée, ou celui à qui elle se destine elle-même. Consalve qui avoit paru étonné de l'action & des premieres paroles de ce Cavalier, & qui neanmoins en attendoit la suite avec tranquilité, fut frappé à son tour d'une surprise extraordinaire, lors qu'il entendit les noms de Zayde & d'Alamir, & qu'il jugea qu'il avoit devant luy ce redoutable rival qu'il alloit chercher avec tant de haine & de desir de ven-

Digitized by Google

geance. Je ne ſçay, luy répondit-il, ſi Zayde m'eſt deſtinée; mais ſi vous eſtes le Prince de Tharſe, comme vous me donnez lieu de croire, n'eſperez pas d'en eſtre poſſeſſeur que par ma mort. Vous ne le ſerez auſſi que par la mienne, repliqua Alamir, & je ne voy que trop par vos paroles, que vous eſtes celuy qui cauſe mon infortune. Conſalve n'entendit ces derniers mots que confuſément, il ſe retira de quelques pas, & retint l'impatience qui l'emportoit à combattre, pour empêcher que leur combat ne fuſt interrompu. Il ordonna à ceux qui le ſuivoient de s'éloigner, & il le leur ordonna avec tant d'autorité, qu'ils n'oſerent luy deſobéïr, mais ils s'en allerent en diligence pour faire revenir quelques-uns des principaux Officiers de l'armée, qui venoient de quitter Conſalve, & qui ne pouvoient

encore estre fort éloignez. En même temps Consalve & Alamir commencerent un combat, où la valeur & le courage firent paroître tout ce qu'ils ont jamais eu de grand & d'admirable. Alamir fut blessé en tant d'endroits, que les forces commencerent à luy manquer, & bien que Consalve le fût aussi, la vûë d'une prochaine victoire luy donnoit une nouvelle ardeur, qui le rendoit maître de la vie de ce Prince. Le Roy qui s'étoit trouvé proche du bois, attiré par les cris de ceux que Consalve avoit fait éloigner, arriva dans cet endroit, & separa les combattans. Il apprit par l'Ecuyer d'Alamir qui survint dans ce moment, le nom de son maître. Et Consalve voyant que ce Prince perdoit des ruisseaux de sang, commanda qu'on le secouruſt.

Si le Roy eût suivi ses sentimens,

mens, il auroit donné des ordres contraires, il se contenta neanmoins d'ordonner, qu'on luy répondist de la personne du Prince de Tharse, & tourna toutes ses pensées à la conservation de son favory. Il le fit transporter au Camp. Alamir n'étoit pas en état d'être porté si loin, & on le mit dans un Château qui se trouva assez proche. Si-tôt que Consalve fut arrivé, le Roy voulut voir le jugement des Medecins sur ses blessures. Ils l'asseurerent qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Dom Garcie ne le put quitter sans apprendre de sa bouche la cause de ce combat. Consalve qui ne luy cachoit rien, luy en avoüa la verité, & le Roy craignant de nuire à sa santé par une trop longue conversation, voulut le laisser en repos. Mais Consalve le retenant: Ne m'abandonnez pas, Seigneur, luy dit-il, au desordre & à la con-

fuſion de mes penſées, aidez-moy à démêler le nouvel embarras où me mettent les actions & les paroles d'Alamir. Il me rencontre ſans qu'il paroiſſe me chercher, il m'aborde comme un homme qui me veut faire des remercimens, & tout d'un coup je le voy ſurpris, troublé, & preſt à mettre l'épée à la main. Qu'a-t'il appris en me voyant, qui luy ait fait changer de ſentimens ? Qui luy fait imaginer que Zayde m'eſt deſtinée, ou par Zulema, ou par elle-même ? Il ne peut avoir appris que de ſa propre bouche, que je ſuis ſon rival & ſi elle luy a rendu compte de mon amour, ce n'eſt pas d'une maniere qui luy puiſſe donner lieu de me craindre. Il ſçait bien auſſi qu'elle ne m'eſt pas deſtinée par Zulema, qui ne me connoît point, qui ignore les ſentimens que j'ay pour ſa fille, & dont la Religion eſt ſi oppoſée à la mienne.

ne. Quel fondement peuvent donc avoir ſes paroles, & par quelle raiſon mon viſage attire-t'il ſa colere plutôt que mon nom? Il eſt difficile, mon cher Conſalve, répondit le Roy, de démêler cette avanture, j'y penſe avec attention; mais je n'imagine rien où je me puiſſe arrêter. Ne ſeroit-ce point, reprit-il tout d'un coup, qu'Alamir vous auroit vû dans la ſolitude d'Alphonſe, lors que vous portiez le nom de Theodoric, & que ce n'eſt qu'à vôtre viſage, qu'il vous a reconnu pour ſon rival? Ah! Seigneur, repliqua Conſalve, j'ay déja eu la même penſée; mais je l'ay trouvée ſi cruelle, que je n'ay pû m'y arrêter. Seroit-il poſſible qu'Alamir euſt été caché dans ce deſert? Seroit-il poſſible que la joye qui me paroiſſoit quelquefois dans les yeux de Zayde, & qui faiſoit tout mon bonheur, n'euſt été que les

restes de ce qu'avoit produit la vûë d'Alamir. Mais, Seigneur, continua-t'il, je ne quittois quasi point Zayde, j'aurois vû ce Prince s'il étoit venu chez Alphonse; & de plus, cette Princesse sçait qui je suis, il vient de la voir, il ne faut pas douter qu'elle ne le luy ait appris, ainsi il connoissoit Consalve pour l'Amant de Zayde lors qu'il m'a rencontré. Je ne puis comprendre qui a causé un changement si prompt, & je trouve de l'impossibilité à tout ce que j'imagine. Estes vous bien assuré, repartit le Roy, qu'Alamir ait vû Zayde? il passa hier assez tard dans le Camp, vous l'avez rencontré ce matin, il me semble qu'il est difficile d'avoir été à Talavera, & d'en estre revenu en si peu de temps. Mais il m'est aisé de m'en éclaircir, ajouta-t'il, deux Officiers de mes troupes ont dit qu'ils avoient passé la nuit en même

me

me lieu que ce Prince ; & nous sçaurons d'eux où ils l'ont rencontré. Le Roy commanda à l'heure même, qu'on luy fist venir ces Officiers ; & lors qu'ils furent venus, il leur ordonna de dire en quel lieu & à quelle heure ils avoient trouvé Alamir.

Seigneur, répondit l'un des deux, nous revenions hier d'Ariobisbe où l'on nous avoit envoyez, nous passâmes le soir dans un grand bois qui est à trois ou quatre lieuës du Camp ; nous mîmes pied à terre, & nous nous endormîmes dans ce bois. J'entendis du bruit, je m'éveillay, & je vis d'assez loin au travers des arbres ce Prince Arabe, qui parloit à une femme magnifiquement habillée. Aprés une longue conversation, cette femme le quitta, & vint s'asseoir avec une autre proche du lieu où j'étois. Elles parloient assez haut,

haut, mais je n'entendois pas ce qu'elles disoient, parce qu'elles parloient une langue que je ne connois point, & qui n'est pas celle des Arabes. Elles nommerent plusieurs fois Alamir, & quoy qu'elles fussent tournées en sorte que je ne pouvois voir leur visage, il me sembla que celle qui avoit parlé à ce Prince pleuroit extrêmement. Enfin, elles s'en allerent, j'entendis marcher des chariots & beaucoup de chevaux du côté de Talavera. J'éveillay mon camarade, nous reprîmes nôtre chemin, & nous vîmes de loin Alamir couché au pied d'un arbre, comme un homme qui se trouvoit mal. Son Ecuyer me demanda s'il pourroit arriver de jour au Camp des Arabes: Je luy dis que non, & ils ont passé la nuit dans le même Village que nous.

Le Roy se repentit d'avoir fait par-

Digitized by Google

parler ces Officiers, & ſi-tôt qu'ils furent retirez : Vous voyez, Seigneur, dit Conſalve, ſi j'ay eu tort de croire qu'Alamir avoit vû Zayde. Mais trouvez-vous poſſible qu'elle ſoit ſortie de Talavera, répondit le Roy, puis qu'elle y eſt priſonniere? Mon malheur, repliqua Conſalve, ne me laiſſe pas manquer aux choſes qui me peuvent nuire. J'ay donné ordre en partant, que Zayde euſt la liberté de ſe promener hors de la Ville toutes les fois qu'elle le voudroit. Elle attendoit Alamir dans ce bois, il avoit raiſon de me mander qu'une affaire importante qui ne regardoit point la guerre, l'empêchoit de s'arrêter dans ce Camp. Il la vit donc hier, elle pleuroit aprés l'avoir quitté ; il eſt donc vray que Zayde aime Alamir, & il ne me reſte plus d'incertitude. Laiſſez-moy mourir, Seigneur, abandonnez le ſoin d'un

d'un homme qui eſt trop perſécuté de la Fortune pour meriter vos bontez ; je ſuis honteux d'eſtre aimé de vous, & d'eſtre miſerable.

Dom Garcie étoit ſenſiblement touché de l'état où il voyoit Conſalve, & il eſſayoit de luy faire trouver quelque conſolation dans les témoignages de ſon amitié.

Le lendemain on ſçût que le Prince de Tharſe étoit tres-dangereuſement bleſſé, & les jours ſuivans la fiévre luy prit ſi violente, qu'on deſeſpera quaſi de ſa vie. Conſalve s'imagina que Zayde ne pourroit ſçavoir le danger où étoit ce Prince, ſans envoyer apprendre de ſes nouvelles : il donna charge à un de ſes gens à qui il ſe fioit, d'aller tous les jours au Château où l'on gardoit Alamir, & de découvrir s'il ne venoit perſonne pour eſſayer de le voir. Il euſt bien voulu

auſſi s'éclaircir de cette reſſemblance qui luy avoit donné tant de curioſité; mais l'extrémité où étoit ce Prince, ne laiſſoit pas ſon viſage en état de diſtinguer aucuns de ſes traits.

Celuy qui avoit été chargé d'aller à ce Château, s'acquitta de ſa commiſſion avec ſoin. Il apprit à Conſalve que depuis qu'Alamir étoit malade, on n'avoit point demandé à luy parler; mais que des gens inconnus venoient tous les jours ſçavoir l'état de ſa ſanté, ſans dire le nom de ceux qui les y envoyoient. Quoy que Conſalve ne doutât point qu'Alamir ne fuſt aimé de Zayde, toutes les choſes qui l'en aſſuroient luy donnoient une nouvelle douleur. Le Roy entra dans ſa tente, qu'il étoit encore agité de l'affliction qu'il venoit de recevoir; & craignant que tant de déplaiſirs ne miſſent enfin ſa

vie en danger, il deffendit à ceux qui l'approchoient de luy parler d'Alamir & de la Princeſſe Zayde.

Cependant la trêve étoit finie, & les deux armées ne demeuroient pas inutiles. Abderame aſſiegea une petite place, dont la foibleſſe ne luy faiſoit pas apprehender de reſiſtance; neanmoins il arriva que le Prince de Gallice, proche parent de Dom Garcie, qui s'étoit retiré dans cette place pour ſe guerir de quelques bleſſures qu'il avoit reçûës à la bataille, entreprit de la deffendre par une reſolution où il y avoit plus de temerité que de courage. Abderame s'en trouva ſi indigné, que lors que cette Ville fut contrainte de ſe rendre, il fit trancher la tête à ce Prince. Ce n'étoit pas la premiere fois que les Maures avoient abuſé de leur Victoire, & traité les plus grands Seigneurs

d'Eſpagne avec une inhumanité ſans exemple. Dom Garcie fut extrêmement irrité de la mort du Prince de Gallice. Les troupes Eſpagnoles ne le furent pas moins, elles aimoient ce Prince & déja laſſées de tant de cruautez, dont on n'avoit point tiré de vangeance, elles s'aſſemblerent en tumulte, & demanderent au Roy qu'on traitât Alamir de la même maniére qu'on avoit traité le Prince de Gallice. Le Roy y conſentit, il auroit été dangereux de refuſer des troupes auſſi animées. Il manda au Roy de Cordoüe qu'il feroit trancher la tête au Prince de Tharſe, ſi-tôt qu'il ſeroit en meilleur état, & que ſes bleſſures permettroient d'en faire un ſpectacle public, & de luy ôter la vie, ſans qu'il parût qu'on n'euſt fait que hâter ſa mort.

Conſalve ignoroit par les ordres

dres que le Roy avoit donnez, ce qui se passoit sur le sujet de ce Prince. Quelques jours aprés on luy vint dire qu'un Ecuyer de Dom Olmond demandoit à le voir. Il commanda qu'on le fist entrer; & cet Ecuyer aprés luy avoir dit que son maître étoit bien fâché que les ordres du Roy le retinssent à Baragel, & l'empêchassent de venir apprendre de ses nouvelles, luy remit plusieurs Lettres entre les mains. Gonsalve ouvrit celle qui s'adressoit à luy, & il y lut ces paroles.

LET-

LETTRE DE D. OLMOND A CONSALVE.

SI je ne sçavois combien vous aimez à faire de grandes actions, je ne vous envoyerois pas la Lettre que je vous envoye, & je craindrois faire une chose inutile de vous parler en faveur de vôtre ennemy ; mais je vous connois trop pour douter que vous ne receviez avec joye la priere que l'on m'oblige de vous faire. Quelque justice qu'il y ait à traiter le Prince de Tharse, comme on a traité le Prince de Gallice, ce sera une action digne de

de vous, de conſerver un homme du merite & de la qualité d'Alamir. Il me ſemble auſſi, que vous devez accorder quelque pitié à une paſſion qui ne vous eſt pas inconnuë.

Le nom d'Alamir & la fin de cette Lettre, cauſerent un trouble extraordinaire à Conſalve. Il demanda à l'Ecuyer de Dom Olmond, l'explication de ce que ſon maître luy mandoit du Prince de Gallice; & quoy que cet Ecuyer ne dûſt pas croire qu'il ignorât ce qui s'étoit paſſé, il ne laiſſa pas de le luy apprendre en peu de mots. Conſalve lut la Lettre que Dom Olmond lui envoyoit, elle ne contenoit que ces paroles.

LET-

LETTRE DE FELIME A D. OLMOND.

VOus pouvez tout sur Consalve, faites qu'il sauve Alamir de la colere du Roy de Leon. En le garantissant de la mort qu'on luy prépare, il ne luy sauvera pas la vie, ses blessures la luy ôteront bien-tôt, & Consalve est déja assez vangé de ce malheureux Prince, puis qu'on est contraint de recourir à luy pour sa conservation. Travaillez-y je vous en conjure, vous sauverez plus d'une vie en sauvant celle d'Alamir.

Ah! Zayde, s'écria Consalve, Felime n'écrit que par vos ordres, & vous m'ordonnez par cette Lettre de vous conserver Alamir. Quelle inhumanité est la vôtre, & à quelle extremité me reduisez-vous ? N'est-ce pas assez que je supporte mes malheurs, faut-il encore que je travaille à conserver celuy qui les cause ? Dois-je m'opposer à la resolution du Roy ? Elle est juste, il a été contraint de la prendre, & je n'y ay point eu de part. Je devrois laisser perir Alamir, si je ne sçavois point qu'il est mon rival, & qu'il est aimé de Zayde : Mais je le sçay, & cette raison, toute cruelle qu'elle est, ne me permet pas de consentir à sa perte. Quelle loy, reprit-il, me veux-je imposer, & quelle generosité m'oblige à conserver Alamir ? Parce que je sçay qu'il m'ôte Zayde, faut-il que je luy sauve la vie ? Dois-je

Digitized by Google

prétendre que pour me l'accorder, le Roy ſe mette au hazard de faire revolter ſon Armée ? Abandonneray-je les interests de Dom Garcie, pour m'arracher les douces eſperances dont la mort d'Alamir vient me flatter ? Ce Prince ſeul me diſpute Zayde ; & quelque prévenuë qu'elle ſoit en ſa faveur, ſi elle ne devoit jamais le revoir, je pourrois m'aſſurer d'eſtre heureux.

Aprés ces paroles, il demeura long-temps dans un ſilence où il paroiſſoit enſevely, enſuite il ſe leva tout d'un coup ; & quoy qu'il fuſt dans une foibleſſe extraordinaire, il ſe fit conduire chez le Roy. Ce Prince fut tres-ſurpris de le voir, & il le fut encore davantage, lors qu'il ſçût ce qu'il venoit luy demander.

Seigneur, luy dit Gonſalve, ſi vous avez quelque

tion pour moy, il faut m'accorder la vie d'Alamir; je ne puis vivre si vous consentez à sa mort. Que dites-vous, Consalve, luy repartit le Roy? Et par quelle avanture la vie d'un homme qui fait vôtre malheur, devient-elle necessaire à vôtre repos? Zayde, Seigneur, m'ordonne de la conserver, repliqua-t'il, je dois repondre à la bonne opinion qu'elle a de moy. Elle sçait que je l'adore, & que je dois haïr ce Prince; cependant elle m'estime assez pour croire que loin de consentir à sa perte, je travailleray à le garantir de la mort qu'on luy prépare. Elle veut bien tenir de moy la vie de son Amant, je vous la demande par toutes vos bontez. Je ne dois pas écouter, luy repartit le Roy, les sentimens que vous inspire une generosité aveugle, & une amour qui ne vous laisse plus de raison. Je dois agir selon mes interests &

ſelon les vôtres. Le Prince de Tharſe doit mourir, pour apprendre au Roy de Cordouë à mieux uſer des droits de la guerre, pour appaiſer mes troupes qui ſont prêtes à ſe revolter. Il doit mourir pour vous laiſſer poſſeſſeur de Zayde, & pour ne plus troubler vôtre repos. Ah! Seigneur, reprit Conſalve, trouverois-je du repos à voir Zayde irritée contre moy, & deſeſperée de la mort de ſon Amant? je ne dois plus penſer à diſputer Zayde à Alamir vivant, ny à Alamir mort. Il ne faut pas ſe rendre digne du mauvais traitement de la Fortune par une opiniâtreté déraiſonnable. Je veux que Zayde me plaigne de ne m'avoir pas aimé; & je ne veux pas qu'elle puiſſe me mépriſer ny me haïr. Prenez du temps, luy dit le Roy, pour examiner ce que vous me demandez, & reſolvez avec vous-

Non, Seigneur, répondit Consalve, je ne veux point avoir le loisir de changer de sentimens, & m'exposer à combattre une seconde fois les fausses & flatteuses esperances, que la pensée de la mort d'Alamir m'a déja données. Je ne veux pas même, que Zayde puisse croire, que je sois irresolu sur le party que je dois prendre, & je vous demande la grace de publier dés aujourd'huy que vous m'accordez la vie de ce Prince. Je vous promets, luy répondit le Roy, de vous en laisser le maître ; mais attendez encore à le publier. Vous sçavez l'entreprise qui est faite sur Oropese ; les habitans doivent cette nuit nous en ouvrir les portes. Si ce dessein réüssit, la joye d'un heureux succez mettra peut-estre l'armée dans une disposition dont nous aurons moins à craindre. Felime sera entre nos mains. Sor-

chez par elle si Alamir est aimé. Eclaircissez vôtre destinée, avant que de décider de celle de ce Prince, & mettez-vous en état de prendre une resolution dont vous ne puissiez vous repentir. Mais, Seigneur, repliqua Consalve, peut-estre que Zelmire ne voudra pas m'apprendre les sentimens de Zayde. Pour l'obliger à vous en instruire, interrompit le Roy, mandez à Dom Olmond, que vous ne ferez pas ce qu'elle desire, si vous ne sçavez les veritables raisons, qui luy font prendre tant de part à la conservation d'Alamir. C'est Dom Olmond qui est commandé pour entrer dans Oropese; & vous sçaurez par luy tout ce qu'il vous est important de sçavoir. J'y consens, Seigneur, repondit Consalve, à condition que vous me permettrez d'obliger les soldats à vous venir demander eux-mêmes la conserva-

tion d'Alamir, dans le même moment que l'on ſçaura la priſe d'Oropeſe. Comme Felime ſera priſonniere, Dom Olmond pourra luy cacher la grace que vous m'aurez accordée, juſques à ce qu'elle luy ait appris tout ce qui regarde ce Prince. Zayde ſçaura que j'ay obey à ſes ordres dans le moment que je les ay reçûs, & elle jugera par cette obeïſſance aveugle, que ſi je renonce aux prétentions que j'avois ſur ſon cœur, je n'étois pas indigne de le poſſeder.

Le Roy conſentit à tout ce que vouloit Conſalve, mais en même temps il l'obligea d'écrire à Dom Olmond, de la maniere dont ils l'avoient reſolu. Ce Prince paſſa une partie de la nuit avec ſon Favory, qui ſuccomboit ſous l'effort qu'il venoit de ſe faire, & qui ſacrifioit à une exacte generoſité dont il n'attendoit point de gloire, toutes les eſpe-

eſperances d'une paſſion dont ſon ame étoit poſſedée.

Le lendemain Dom Garcie receut des nouvelles de l'entrepriſe d'Oropeſe, qui avoit réüſſi comme on l'avoit eſperé. Il le fit ſçavoir à Conſalve, & luy manda en même temps qu'il luy donnoit la liberté de travailler à la conſervation d'Alamir. Conſalve avec la même ardeur que ſi le ſuccez de ſon deſſein luy euſt aſſuré la conquête de Zayde, ſe fit porter dans le Camp; & avec ce même viſage & cette même voix dont il s'étoit ſervy en tant d'occaſions pour inſpirer aux ſoldats le courage de le ſuivre, il leur fit voir quelle honte ils attireroient ſur luy, en voulant ôter la vie à un Prince qui n'étoit entre leurs mains que pour l'avoir attaqué. Il leur dit que par cette mort, dont on le croiroit à jamais la cauſe, ils luy faiſoient perdre l'honneur qu'il avoit ac-

Digitized by Google

quis avec eux en tant de combats : Qu'il alloit à l'heure même se demettre du commandement de l'Armée & quitter l'Espagne ; qu'ils choisissent de luy voir prendre congé du Roy ; ou d'aller dans ce moment luy demander la vie du Prince de Tharse. Les soldats luy laisserent à peine achever ce qu'il avoit resolu de leur dire ; se jettant en foule autour de lui, comme pour empêcher qu'il ne les quittât, ils le suivirent chez Dom Garcie, si animez par les paroles de leur General, qu'il eust été aussi dangereux de leur refuser alors la conservation d'Alamir, qu'il l'auroit été quelques jours auparavant de leur refuser sa mort.

Cependant Dom Olmond, parmy tous les soins que lui donnoit une place dont il venoit de se rendre maître, ne laissa pas de penser que l'interest de Con-

Digitized by Google

salve l'obligeoit à entretenir Felime. Il demanda à la voir avec autant de respect, que si le droit de la guerre ne lui en eust pas donné une entiere liberté. Il la trouva dans une tristesse profonde de ce qui s'étoit passé pendant cette journée, & une maladie considerable que sa mere avoit depuis quelques jours, paroissoit le sujet de cette tristesse.

Si-tôt qu'ils purent se parler sans être entendus : Et bien ! luy dit-elle, Dom Olmond, avez-vous travaillé auprés de Consalve, & sauverez-vous Adamir ? La destinée de ce Prince est entre vos mains, Madame, luy répondit-il. Entre mes mains, s'écria-t'elle, helas ! & par quelle avanture pourrois-je quelque chose pour le salut d'Adamir ? Je vous réponds de sa vie, repartit-il ; mais pour me mettre en pouvoir de tenir ma pa-

Digitized by Google

raiſons qui vous font prendre un intereſt ſi vif à ſa conſervation ; & il faut me les apprendre avec une verité exacte, auſſi-bien que tout ce qui regarde les avantures de ce Prince. Ah ? Dom Olmond, que me demandez-vous, répondit Felime ? A ces mots elle demeura quelque-temps ſans parler ; puis tout d'un coup reprenant la parole ; Mais ne ſçavez-vous pas, luy dit-elle, qu'il eſt parent d'Oſmin & de Zuléma ; que nous le connoiſſons il y a long-temps ; que ſon merite eſt extraordinaire ; & n'eſt-ce pas aſſez pour avoir ſoin de ſa vie ? Le ſoin que vous en prenez, Madame, repliqua Dom Olmond, a des raiſons plus preſſantes ; s'il vous coute trop de me les apprendre, il dépend de vous de ne le faire pas ; mais vous trouverez bon auſſi, que je me dégage de ce que je vous viens de promettre. Quoi, Dom

Dom Olmond, repliqua-t'elle, la vie d'Alamir n'eſt qu'à ce prix? Et que vous importe de ſçavoir ce que vous me demandez? Je ſuis bien fâché de ne vous le pouvoir dire, reprit Dom Olmond; mais, Madame, encore une fois, je ne puis rien autrement, & c'eſt à vous de choiſir. Felime demeura long-temps les yeux baiſſez, dans un ſi profond ſilence, que Dom Olmond en étoit ſurpris: enfin ſe déterminant tout d'un coup. Je vais faire, lui dit-elle, la choſe du monde que j'aurois le moins crû pouvoir obtenir de moy-même. La bonne opinion que j'ay de vous, & la confiance que j'ai en vôtre amitié, aident ſans doute à me déterminer, auſſi-bien que la conſervation d'Alamir. Gardez-moi un ſecret inviolable, ajouta-t'elle, & écoutez avec patience le recit que j'ay à vous faire, qui ne peut être qu'un peu long.

HISTOIRE DE ZAYDE ET DE FELIME.

CID Rahis, frere du Caliphe Osman, & qui lui pouvoit disputer l'Empire par le droit de la naissance, se trouva si malheureux & si abandonné de tous ceux qui lui avoient fait esperer de se déclarer pour lui, qu'il fut contraint de renoncer à ses pré-

prétentions, & de consentir à être relegué dans l'Isle de Chypre, sous le pretexte d'y commander. Zulema & Osmin que vous connoissez, étoient ses enfans. Ils étoient jeunes, bien faits, & avoient donné plusieurs marques de leur valeur. Ils devinrent amoureux de deux personnes d'une beauté extraordinaire, & d'une grande qualité; elles étoient sœurs, & sortoient de plusieurs Princes qui avoient gouverné cette Isle avant qu'elle fût sous l'obeïssance des Arabes. L'une s'appelloit Alasinthe & l'autre Belenie. Comme Osmin & Zulema sçavoient bien la langue Grecque, ils se firent aisément entendre de celles qu'ils aimoient. Elles étoient Chrétiennes; mais la difference de leur Religion n'en apporta point dans leurs sentimens; ils s'aimerent, & si-tôt que la mort du

liberté, Zulema épouſa Alaſinthe, & Oſmin épouſa Belenie. Ils conſentirent à laiſſer élever leurs enfans dans la Religion Chrétienne, & firent eſperer alors, que dans peu de temps ils l'embraſſeroient eux-mêmes. Je nâquis d'Oſmin & de Belenie, & Zayde de Zulema & d'Alaſinthe. La paſſion de Zulema & celle d'Oſmin les obligea de paſſer quelques années dans l'Iſle de Chypre, mais enfin, le deſir de trouver quelque conjoncture favorable pour renouveller les prétentions de leur pere, les rappella en Afrique. Ils eurent d'abord de grandes eſperances, & contre les regles de la Politique, le Caliphe qui ſucceda à Oſman, leur donna des emplois ſi conſiderables, qu'Alaſinthe & Belenie ne ſe pouvoient plaindre de leur éloignement; mais aprés cinq ou ſix années d'abſence, elles commen-

Digitized by Google

mencerent à s'en plaindre & à s'en affliger. Elles sçûrent qu'ils avoient d'autres occupations que celle de la guerre : elles avoient de leurs nouvelles ; mais comme ils ne revenoient point, elles se crurent abandonnées. Alasinthe ne songea plus qu'à Zayde, qui meritoit déja toute son application ; & Belenie ne pensa qu'à m'élever avec beaucoup de soin.

Lors que nous commençâmes à sortir de l'enfance, Alasinthe & Belenie se retirerent dans un Château sur le bord de la mer ; elles y faisoient une vie conforme à leur tristesse ; le soin qu'elles avoient de Zayde & de moy, les obligeoit neanmoins à vivre avec une grandeur & une magnificence, qu'elles auroient peut-estre abandonnées par leur propre inclination. Nous avions auprés de nous plusieurs jeunes personnes de qualité, & rien ne manquoit à ce qui devoit con-

tribuer à nôtre éducation, & aux divertissemens conformes à la retraite où l'on nous élevoit. Zayde & moy n'étions pas moins liées par l'amitié que par le sang. J'avois deux années plus qu'elle, il y avoit aussi quelque différence dans nos humeurs, la mienne panchoit moins à la joye, il étoit aisé de le connoître en nous voyant, aussi-bien que l'avantage que la beauté de Zayde avoit sur la mienne.

Peu de temps avant que l'Empereur Leon envoyât attaquer l'Isle de Chypre, nous étions un jour sur le rivage. La mer étoit tranquille, nous priâmes Alasinthe & Belestie de trouver bon que nous entrassions dans des barques pour nous promener. Nous prîmes plusieurs jeunes personnes avec nous, & nous fîmes tourner vers de grands vaisseaux qui étoient à la rade. Comme nous approchâmes de ces

ces vaisseaux, nous en vîmes détacher des chalouppes, & nous jugeâmes que c'étoient des Arabes qui venoient prendre terre. Ces chalouppes venoient vers nous comme nous allions vers elles. Il y avoit dans la premiere plusieurs hommes magnifiquement habillez, & un entr'autres, qui par son air noble & la beauté de sa taille, se faisoit distinguer de tous ceux qui l'environnoient. Cette rencontre nous surprit; nous trouvâmes que nous ne devions pas avancer davantage; & qu'il ne falloit pas donner lieu de croire à ceux qui étoient dans cette chalouppe, que la curiosité de les voir nous eust conduites de leur côté. Nous fîmes tourner nôtre barque sur la main droite, la chalouppe que nous voulions éviter tourna comme nous, les autres allerent droit à terre. Celle-là

assez pour nous faire voir que cet homme que nous avions distingué des autres étoit attaché à nous regarder, & qu'il étoit même bien-aise de nous faire remarquer qu'il prenoit plaisir à nous suivre. Zayde trouva nôtre avanture agreable, & fit encore tourner nôtre barque pour voir s'il nous suivroit toujours. Pour moi j'en étois embarrassée sans en pouvoir dire la cause. Je regardai avec attention celuy qui paroissoit le maître des autres, & en le voyant de plus prés, je luy trouvai dans le visage quelque chose de si fin & de si agreable, que je crûs n'avoir jamais vû personne si capable de plaire. Je dis à Zayde, qu'il faloit retourner auprés d'Alasinthe & de Belenie; & que sans doute lors qu'elles nous avoient permis de nous promener, elles n'avoient pas crû que nous deussions trouver une pareille avanture. Elle fut

fut de mon avis, nous fîmes tourner vers la terre, la barque qui nous suivoit passa devant nous, & alla débarquer proche des autres chalouppes qui étoient déja arrivées.

Lors que nous abordâmes, celuy que nous avions remarqué, suivi d'un grand nombre des siens, s'avança pour nous donner la main, avec un air qui nous fit juger qu'il avoit déja appris qui nous étions, de ceux qui étoient sur le rivage. Mon étonnement & celuy de Zayde étoient extrêmes, nous n'étions pas accoutumées à nous voir aborder avec tant de liberté, & sur tout par les Arabes, pour lesquels on nous avoit inspiré une grande aversion. Nous crûmes que celuy qui nous venoit parler seroit bien surpris lors qu'il trouveroit que nous n'entendions point sa langue; mais nous fû-

de l'entendre parler la nôtre avec toute la politeſſe de l'ancienne Grece.

Je ſçai, Madame, dit-il en s'adreſſant à Zayde, qui marchoit la premiere, qu'un Arabe ne devroit pas eſtre aſſez hardy pour vous approcher ſans vous en avoir demandé la permiſſion ; mais je crois que ce qui ſeroit un crime à un autre, eſt pardonnable à un homme qui a l'honneur d'être allié des Princes Zulema & Oſmin. Touché du deſir de voir ce qu'il y a de plus beau dans la Grece, j'ay crû ne pouvoir mieux ſatisfaire ma curioſité, qu'en commençant par l'Iſle de Chypre ; & mon bonheur me fait trouver en y arrivant, ce que j'aurois cherché en vain dans toutes les autres parties du monde.

En diſant ces paroles, il attachoit ſes regards tantôt ſur Zayde, & tantôt ſur moi ; mais avec tant

tant de marques d'une veritable admiration, que nous ne pouvions quasi douter qu'il ne pensât ce qu'il venoit de nous dire. Je ne sçay si j'étois déja prévenuë, ou si la solitude où nous vivions servit à me rendre cette avanture plus agreable; mais j'avoûë que je n'ay jamais rien vû de si surprenant. Alasinthe & Belenie qui étoient assez éloignées, s'avancerent vers nous, & envoyerent en même temps demander le nom de celuy qui venoit d'arriver. Elles sçûrent que c'étoit Alamir Prince de Tharse, fils de cet Alamir qui prenoit la qualité de Calife, & dont la puissance étoit si redoutable aux Chrétiens. Elles sçavoient l'alliance qui étoit entre ce Prince & Zulema; de sorte que le respect qui luy étoit dû par sa naissance, se joignant à la curiosité d'apprendre de leurs nouvelles, elles le rebûrent

moins de repugnance qu'elles n'en avoient d'ordinaire pour les Arabes. Alamir augmenta par ſes paroles la diſpoſition qu'elles avoient à le recevoir favorablement ; il leur parla de Zulema & d'Oſmin qu'il avoit vû il n'y avoit pas long-temps ; & il les blâma d'eſtre capables d'abandonner deux perſonnes ſi dignes de les retenir. La converſation fut ſi longue ſur le bord de la Mer ; & Alamir parut ſi agreable aux yeux même d'Alaſinthe & de Belenie, que contre l'habitude qu'elles avoient priſes de fuïr tout le monde, elles ne pûrent s'empêcher de lui offrir une retraite dans le lieu qu'elles habitoient. Alamir fit voir qu'il ſçavoit bien que la civilité le devoit empêcher d'accepter ce qu'on luy offroit ; mais il fit voir auſſi, qu'il ne s'en pouvoit deffendre, par le plaiſir de ne ſe pas ſeparer ſi-tôt d'une compagnie

ui

Digitized by Google

qui luy donnoit tant d'admiration. Il vint donc avec nous, & nous presenta un homme de qualité pour qui il avoit beaucoup de consideration, qui s'appelloit Mulziman. Le soir Alamir continua à nous paroître tel que nous l'avions trouvé d'abord; j'estois surprise à tous les momens, de l'agrément de son esprit, & de sa personne; & cet étonnement m'occupoit si fort, que je devois bien soupçonner dés-lors, qu'il y avoit quelque chose de plus que de la surprise. Il me sembla qu'il me regardoit avec beaucoup d'attention, & qu'il me donnoit de certaines loüanges qui me faisoient voir que ma personne luy plaisoit pour le moins autant que celle de Zayde.

Le lendemain au lieu de partir, comme vray-semblablement il le devoit faire, il engagea A-

Il envoya querir des chevaux admirables qu'il avoit amenez, il les fit monter par plusieurs personnes qui étoient à luy, & les monta luy-même avec cette adresse si particuliere à ceux de sa nation. Il trouva le moyen de passer trois ou quatre jours avec nous, & de gagner si bien l'esprit d'Alasinthe & de Belenie, qu'elles consentirent qu'il vint les revoir pendant le sejour qu'il feroit en Chypre. En nous quittant, il me fit entendre que si j'avois été importunée de sa presence, & que si je l'étois encore à l'avenir, je devois n'en accuser que moy-même. J'avois neanmoins remarqué que ses regards avoient souvent été attachez sur Zayde; mais souvent aussi je les avois vûs attachez sur moy d'une maniere qui m'avoit parû si naturelle, que joignant le langage de ses yeux à plusieurs choses qu'il m'avoit di-

tes,

Digitized by Google

tes, j'étois demeurée persuadée que j'avois fait quelque impression sur son cœur. O Dieux! que celle qu'il fit dans le mien fut veritable. Si-tôt que je l'eus perdu de vûë, je me sentis une tristesse que je ne connoissois point. Je quittai Zayde, j'allai rêver, je ne me trouvai que des pensées confuses, je m'ennuyai avec moy-même, je revins trouver Zayde, & il me sembla que j'allois la chercher pour parler d'Alamir. Je la trouvai occupée avec ses filles à faire des festons de fleurs, & il ne me parut pas qu'elle se souvint d'avoir vû ce Prince. Je me sentis de l'étonnement de la voir si attachée à ses fleurs, & je me trouvai si incapable de m'y amuser, que je l'en arrachai malgré elle. Nous allâmes nous promener, je luy parlai d'Alamir, je luy dis qu'il me paroissoit qu'il l'avoit fort re-

le ne s'en étoit pas apperçûë. J'eſſayai de démêler ſi elle avoit remarqué l'attachement qu'il m'avoit témoigné ; mais il me ſembla qu'elle n'y avoit pas ſeulement penſé, & je demeurai ſi étonnée & ſi confuſe de la difference de ce qu'avoit produit en Zayde la vûë d'Alamir, & de ce qu'elle avoit produit en moy, que je m'en fis des reproches qui n'étoient déja que trop juſtes.

Quelques jours aprés Alamir vint nous revoir. Le jour qu'il y revint, Alaſinthe & Belenie étoient allées en un lieu dont elles ne devoient revenir que le ſoir. Alamir me parut plus aimable qu'il n'avoit encore fait. Comme Zayde n'y étoit pas, mon malheur voulut que je le viſſe ſans qu'il eût d'autre attention que celle de me regarder, & il me fit paroître tant d'inclination, que celle que j'avois pour luy acheva de me perſua-

der

der que je luy plaiſois comme il me plaiſoit. Il nous quitta devant l'heure que Zayde devoit revenir, & d'une maniere qui me donna lieu de me flatter qu'il ne ſongeoit pas à la voir. Elle revint long-temps aprés, & je fus bien étonnée lors qu'Alaſinthe & elle nous dirent qu'elles l'avoient trouvé aſſez proche du Château, & qu'il étoit venu les conduire juſques à la porte. Il me ſembla que par le temps qu'il étoit parti, il devoit être déja bien éloigné lors qu'elles étoient arrivées; & que s'il ne les euſt attenduës, il ne les auroit pas rencontrées. J'eus quelque inquietude de cette penſée; neanmoins je crus que le hazard ſeul pouvoit avoir fait ce que je m'imaginois, & je demeurai à attendre le temps de revoir Alamir avec une impatience que je n'avois jamais ſentie. Il vint quelques jours aprés, à

Alasinthe la nouvelle de la guerre, que l'Empereur Leon avoit dessein de faire dans l'Isle de Chypre. Cette nouvelle qui étoit si importante, luy servit plusieurs fois de pretexte pour nous revoir; & lors qu'il nous revit, il continua à me témoigner les mêmes sentimens qu'il m'avoit déja fait paroître. Il falloit que je me servisse de toute ma raison pour ne luy pas laisser voir les dispositions que j'avois pour luy. Peut-estre que ma raison auroit été inutile, si les soins que je luy voyois quelquefois pour Zayde n'eussent aidé à me retenir. Je n'attribuois pourtant qu'à une politesse naturelle, ce qu'il faisoit pour luy plaire, & son adresse sçavoit me cacher ce qui m'auroit pû donner d'autres pensées.

Nous fûmes avertis que l'armée navalle de l'Empereur étoit proche de nos côtes. Alamir per-

perſuada Alaſinthe & Belenic de quitter le lieu où nous étions, & quoy que nôtre Religion ne nous fiſt pas apprehender les troupes de l'Empereur, l'alliance que nous avions avec les Arabes & les deſordres que cauſe la guerre nous obligerent à ſuivre le conſeil d'Alamir, & d'aller à Famagoſte. J'en eus de la joye, parce que je penſai que je ſerois dans le même lieu qu'Alamir, & que Zayde & moy ne ſerions plus logées enſemble. Sa beauté m'étoit ſi redoutable, que j'étois bien aiſe qu'Alamir me viſt ſans la voir. Je crus que je m'aſſurerois entierement des ſentimens qu'il avoit pour moy, & que je verrois ſi je devois m'abandonner à ceux que j'avois pour luy; mais il y avoit déja long-temps qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de diſpoſer de mon cœur. Je ſuis neanmoins perſuadée que ſi j'euſ-

ce de l'humeur d'Alamir, que celle que j'ay eûë depuis, j'aurois pû me deffendre de l'inclination qui m'entraînoit vers luy; mais comme je ne connoiſſois que les qualitez agreables de ſon eſprit & de ſa perſonne, & qu'il paroiſſoit attaché à moy, il étoit difficile de reſiſter à cette inclination qui étoit ſi violente & ſi naturelle.

Le jour que nous arrivâmes à Famagoſte, il vint au devant de nous. Zayde étoit ce jour-là d'une beauté ſi admirable, qu'elle parut aux yeux d'Alamir ce qu'Alamir paroiſſoit aux miens; c'eſt-à-dire, la ſeule perſonne que l'on pût aimer. Je m'apperceus de l'attention extraordinaire qu'il avoit à la regarder. Lors que nous fûmes arrivées, Alaſinthe & Belenie ſe ſeparerent, Alamir ſuivit Zayde ſans chercher même un pretexte à me quitter. Je demeurai penetrée de

la plus grande douleur que j'euſſe jamais ſentie. Je connus par ſa violence le veritable attachement que j'avois pour ce Prince. Cette connoiſſance augmenta ma triſteſſe, j'enviſageai l'horrible malheur où j'étois plongée par ma faute; mais aprés m'eſtre bien affligée, il me revint quelque rayon d'eſperance, je me flattai, comme toutes les perſonnes qui aiment, & je m'imaginai que des raiſons que j'ignorois avoient cauſé ce qui venoit de me déplaire. Je ne fus pas long-temps dans cette foible eſperance. Alamir avoit voulu pendant quelque temps nous laiſſer croire à Zayde & à moy qu'il nous aimoit, pour ſe déterminer enſuite ſelon la maniere dont il ſeroit traité de l'une & de l'autre; mais la beauté de Zayde ſans le ſecours de l'eſperance, l'entraîna entierement. Il oublia même qu'il s'étoit attaché à moy,

ſe ne le vis preſque plus, il ne me chercha que pour chercher Zayde, il l'aima avec une paſſion ardente, & enfin je le vis pour elle, comme j'euſſe été pour luy, ſi la bien-ſéance m'euſt permis de faire voir mes ſentimens.

Je ne ſçay s'il eſt neceſſaire que je vous die ce que je ſouffrois, & les divers mouvemens dont mon cœur étoit combattu, je ne pouvois ſupporter de le voir auprés de Zayde, & de l'y voir ſi amoureux; & d'un autre côté je ne pouvois vivre ſans luy. J'aimois mieux le voir avec Zayde que de ne le point voir. Cependant au lieu que ce qu'il faiſoit pour elle diminuât ma paſſion, il ne ſervoit qu'à l'augmenter. Toutes ſes paroles & toutes ſes actions étoient tellement propres à me plaire, que ſi j'euſſe pû inſpirer une conduite à ceux qui m'auroient aimée, je l'aurois preſcrite telle qu'A-

Digitized by Google

lamir l'avoit pour Zayde. Il eſt vray auſſi que l'amour eſt ſi dangereux à voir, qu'il ne laiſſa pas d'enflammer, lors même qu'il ne s'adreſſe pas à nous. Zayde me rendoit compte des ſentimens qu'il avoit pour elle, & de l'éloignement qu'elle avoit pour luy. Quand elle m'en parloit ainſi, j'étois quelquefois preſte à luy avoüer l'état où j'étois, afin de l'engager par cet aveu à ne pas ſouffrir la continuation de l'amour de ce Prince; mais je craignois de le luy faire paroître plus aimable, en luy montrant combien il étoit aimé. Neanmoins je me fis une loy de ne point rendre de mauvais office à Alamir. Je connoiſſois ſi bien l'horrible malheur de n'être pas aimée, que je ne voulois pas contribuer à le faire ſentir à un homme que j'aimois ſi veritablement. Peut-être que ce qui m'aida à ſoutenir ce que j'avois reſolu, ce fut

le peu d'inclination que Zayde avoit pour luy.

Les troupes de l'Empereur étoient si considerables, que l'on ne douta point que Chypre ne fust bien-tôt en sa puissance; sur le bruit de ce siege, Zulema & Osmin sortirent enfin du profond oubli où ils étoient depuis si long-temps. Le Caliphe commençoit à les craindre, & paroissoit dans le dessein de les éloigner, ils voulurent le prevenir, ils demanderent le commandement des troupes que l'on envoyoit au secours de Chypre, & nous les vîmes arriver lors que nous les attendions le moins. Ce fut une joye sensible pour Alasinthe & pour Belenie; c'en auroit été une pour moy si j'en avois été capable, mais j'étois accablée de tristesse, & l'arrivée de Zulema m'en donna une nouvelle, par la crainte qu'il ne favorisât les desseins d'Alamir.

Ce

Ce que j'apprehendois arriva, Zulema que ſon ſejour en Afrique avoit attaché plus fortement que jamais à ſa Religion, ſouhaitoit avec ardeur que Zayde quittât la ſienne, il étoit parti de Thunis dans le deſſein de l'y mener, & de la faire épouſer au Prince de Fez de la maiſon des Idris; mais le Prince de Tharſe luy parut ſi digne de ſa fille, qu'il approuva les ſentimens qu'il avoit pour elle. Je ſentis bien alors, que ſi je ne voulois pas contribuer à empêcher Zayde d'aimer Alamir, c'étoit pourtant la choſe du monde que je craignois le plus, que de le voir heureux par elle.

La paſſion de ce Prince étoit devenuë ſi violente, que tous ceux qui le connoiſſoient ne pouvoient aſſez s'en étonner. Mulziman dont je vous ay parlé, & que j'entretenois quelquefois, parce qu'il étoit aimé d'Alamir, m'en paroiſſoit dans un étonne-

ment qui me fit juger qu'il falloit que ce Prince eust été bien éloigné jusques alors d'avoir des passions violentes. Alamir fit connoître à Zulema les sentimens qu'il avoit pour Zayde, & Zulema fit entendre à Zayde qu'il souhaitoit qu'elle épousât Alamir. Si-tôt qu'elle eut appris une chose qu'elle avoit déja tant apprehendée, elle me le vint dire avec beaucoup de marques d'inquietude. J'avoüe que j'avois peine à comprendre sa douleur, & qu'il me paroissoit difficile d'avoir tant d'affliction pour estre destinée à passer sa vie avec Alamir. Cet infidele avoit si bien oublié les sentimens qu'il m'avoit fait paroître, qu'ayant appris par Zulema la repugnance que Zayde avoit témoignée pour luy, il vint m'en faire ses plaintes, & implorer mon secours. Toute ma raison & toute ma constance furent prêtes à m'abandonner; je sentis un trou-

trouble & une émotion dont il se feroit apperçû, s'il n'eust été troublé luy-même par la même passion qui m'agitoit. Enfin, aprés un silence, qui ne parloit peut-être que trop : Je suis plus étonnée que personne, luy dis-je, de la repugnance que Zayde témoigne aux volontez de Zulema; mais je suis aussi moins propre que personne à la faire changer. Je parlerois contre mes propres sentimens, & le malheur d'être attachée à une personne de vôtre nation m'est si connu, que je ne puis conseiller à Zayde de s'y exposer. Belenie m'a fait connoître ce malheur depuis que je suis née, & je croy qu'Alasinthe en a si bien instruit sa fille, qu'il sera difficile de la faire consentir à ce que vous souhaitez; & pour moy je vous assure encore une fois que j'en suis moins capable que personne.

Alamir fut tres-affligé de me trouver dans des dispositions qui luy

luy étoient si peu favorables, il espera de me gagner en me laissant voir toute sa douleur & toute la passion qu'il avoit pour Zayde. J'étois au desespoir de tout ce qu'il me disoit; mais je ne laissois pas de le plaindre par la conformité de nos malheurs. Je n'avois pas un sentiment qui ne fust combattu par un autre; l'éloignement que Zayde avoit pour luy, me donnoit quelque joye par le plaisir de la vengeance que je goutois pleinement; & neanmoins ma gloire étoit blessée de voir mépriser un homme que j'adorois.

Je resolus d'avoüer à Zayde l'état de mon cœur; & devant que de le faire, je la pressai d'examiner avec elle-même si elle étoit capable de resister toujours au dessein qu'avoit Zulema de luy faire épouser Alamir. Elle me dit qu'il n'y avoit point d'extremité où elle ne se portât plutôt que de se resoudre à épouser un homme

"une

d'une Religion ſi oppoſée à la ſienne, & dont la Loy permettoit de prendre autant de femmes qu'on en trouvoit d'agreables ; mais qu'elle ne croyoit pas que Zulema la vouluſt contraindre, & que quand il le voudroit, Alaſinthe trouveroit les moyens de l'en empêcher. Ce que me dit Zayde me donna toute la joye dont j'étois capable, & je commencai à luy vouloir dire ce que j'avois reſolu de luy avoüer. Mais j'y trouvai plus de peine & plus d'embarras que je ne l'avois penſé. Enfin je ſurmontai tous les mouvemens d'orgueil & de honte qui s'oppoſoient à ma reſolution, & je luy appris avec beaucoup de larmes l'état où j'étois. Elle en fut dans un étonnement extrême, & me parut auſſi touchée de mon malheur que je le pouvois deſirer. Mais pourquoi me dit-elle, avez-vous caché ſi ſoigneuſement vos ſentimens à celuy qui les

les a fait naître. Je ne doute point que s'il les avoit découverts d'abord il ne vous eust aimée, & je croy que s'il en sçavoit quelque chose, l'esperance d'être aimé de vous & les traitemens qu'il reçoit de moy, l'obligeroient bien-tôt à me quitter. Ne voulez-vous point, ajouta-t'elle en m'embrassant, que j'essaye à luy faire entendre qu'il doit s'attacher à vous plutôt qu'à moy. Ah! Zayde, repris-je, ne m'ostez pas la seule chose qui m'empêche de mourir de douleur, je ne survivrois pas à celle que j'aurois, si Alamir avoit appris mes sentimens, j'en serois inconsolable par le seul interest de ma gloire; mais je le serois encore par l'interest de ma passion. Je puis me flatter qu'il m'aimeroit s'il sçavoit que je l'aimasse. Je sçay bien neanmoins, que l'on n'est pas aimée pour aimer; mais enfin c'est une esperance, & quelque

foible qu'elle ſoit, je ne veux pas me l'ôter, puis que c'eſt la ſeule qui me reſte. Je dis encore tant d'autres raiſons à Zayde, pour luy faire voir que je ne devois pas découvrir mes ſentimens à Alamir, qu'elle en demeura d'accord avec moy, & je trouvai beaucoup de ſoulagement à luy avoir ouvert mon cœur & à me plaindre avec elle.

Cependant la guerre continuoit toujours, & l'on voyoit bien qu'il étoit impoſſible de la ſoutenir encore long-temps. Tout le plat païs étoit conquis, & Famagoſte étoit la ſeule Ville qui ne ſe fut pas renduë. Alamir s'expoſoit tous les jours avec une valeur où il paroiſſoit du deſeſpoir. Mulziman m'en parloit avec une affliction extrême. Il me fit voir ſi ſouvent combien il étoit ſurpris de l'attachement que ce Prince avoit pour Zayde, que je ne pûs m'empêcher de luy en demander la cauſe,

cauſe, & de le preſſer de me dire, ſi Alamir n'avoit jamais été amoureux avant que d'avoir vû Zayde. Il eut quelque peine à m'avoüer ce qui faiſoit ſon étonnement ; mais je l'en conjurai ſi fortement, qu'enfin il me conta les avantures de ce Prince. Je ne vous en dirai pas tout le détail, parce qu'il ſeroit trop long, je vous apprendrai ſeulement ce qui eſt neceſſaire pour vous faire connoître *Alamir* & mon malheur.

HI-

HISTOIRE D'ALAMIR PRINCE DE THARSE.

JE vous ay déja appris la naiſſance de ce Prince, ce que je vous ay dit de ſa perſonne & de mes ſentimens, vous a dû perſuader qu'il eſt auſſi aimable qu'un homme le peut être. Auſſi avoit-il penſé dés ſa premiere jeuneſſe à ſe faire aimer; & quoy que la maniere dont vivent les femmes Arabes ſoit

ſoit entierement oppoſée à la galanterie, l'adreſſe d'Alamir & le plaiſir de ſurmonter des difficultez luy avoit rendu facile ce qui auroit été impoſſible à un autre. Comme ce Prince n'eſt point marié, & que ſa Religion permet d'avoir pluſieurs femmes, il n'y avoit point à Tharſe de jeune perſonne qui ne ſe flattât de l'eſperance de l'épouſer. Il étoit bien aiſe que cette eſperance ſerviſt à le faire traiter plus favorablement; mais il étoit bien éloigné par ſon inclination de prendre un engagement qu'il ne puſt rompre. Il ne cherchoit que le plaiſir d'être aimé, celuy d'aimer luy étoit inconnu. Il n'avoit jamais eu de veritable paſſion; mais ſans en reſſentir il ſçavoit ſi bien l'art d'en faire paroître, qu'il avoit perſuadé ſon amour à toutes celles qu'il en avoit trouvées dignes. Il eſt vray auſſi, que dans le temps qu'il ſongeoit à plaire, le

le desir de se faire aimer luy donnoit une sorte d'ardeur qu'on pouvoit prendre pour de la passion ; mais si-tôt qu'il étoit aimé, comme il n'avoit plus rien à desirer, & qu'il n'étoit pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul separé des difficultez & des mysteres, il ne songeoit qu'à rompre avec celle qu'il avoit aimée, & à se faire aimer d'une autre.

Un de ses Favoris appellé Selemin, étoit le confident de toutes ses passions, & en avoit luy-même d'aussi legeres. Les Arabes celebrent de certaines Fêtes en divers temps de l'année. C'est le seul temps qui donne quelque liberté aux femmes, il leur est permis alors de se promener dans les Villes & dans les Jardins. Elles assistent, mais toujours voilées, à des jeux publics, qui se font durant quelques jours. Alamir & Selemin attendoient

doient ce temps avec impatience. Il ne ſe paſſoit jamais ſans qu'ils euſſent découvert quelques beautez qui leur étoient inconnuës, & qu'ils n'euſſent trouvé le moyen de leur parler & d'avoir quelque intelligence avec elles.

A une de ces Fêtes Alamir vit une jeune veuve appellée Naria, dont la beauté, la richeſſe & la vertu étoient extraordinaires. Le hazard la luy fit voir dévoilée comme elle parloit à une de ſes Eſclaves. Il fut ſurpris des charmes de ſon viſage, elle fut troublée de la vûë de ce Prince, & demeura quelque temps à le regarder. Il s'en apperçût, il la ſuivit, & eſſaya de luy faire remarquer qu'il la ſuivoit; enfin, il avoit vû une belle perſonne, & en avoit été regardé, c'étoit aſſez pour luy donner de l'amour & de l'eſperance. Ce qu'il apprit de la ver-

tu

tu & de l'eſprit de Naria, luy redoubla l'envie de s'en faire aimer & le deſir de la revoir. Il la chercha avec ſoin, il paſſoit inceſſamment autour de chez elle ſans l'appercevoir ny ſans croire en eſtre vû, il ſe trouvoit ſur ſon chemin lors qu'elle alloit aux bains. Deux ou trois fois il fut aſſez heureux pour voir ſon viſage, & toutes les fois qu'il le vit il le trouva ſi beau & en fut ſi touché, qu'il crut que Naria étoit deſtinée pour arrêter toutes ſes inconſtances.

Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans que ce Prince reçût aucune marque qui luy pût faire juger que Naria approuvoit ſon amour, & il commençoit à en avoir un chagrin qui troubloit ſa joye ordinaire. Neanmoins il n'abandonnoit pas le deſſein de ſe faire aimer de deux ou trois autres belles perſonnes, & ſur

[illegible] fille appellée Zora-

made, tres-considerable par le rang de son pere, & par sa beauté. Les difficultez de la voir surpassoient encore, s'il étoit possible, celle de voir Naria; mais il étoit persuadé que cette belle fille les auroit surmontées, si elle n'eust pas été en la puissance d'une mere qui la gardoit avec un soin extrême. Ainsi il n'étoit pas si pressé du desir de vaincre ces obstacles que la resistance de Naria, qui ne venoit que d'elle seule. Il avoit tenté plusieurs fois, mais inutilement, de gagner ses Esclaves, pour sçavoir les jours qu'elle sortoit & les lieux où il la pouvoit voir; enfin, un de ceux qui luy avoit resisté avec plus d'opiniâtreté, luy promit de l'avertir de tout ce qu'elle feroit. Deux jours aprés, il luy dit qu'elle alloit à un Jardin admirable qu'elle avoit hors de la Ville, & que s'il vouloit se promener autour

des

Digitized by Google

des murailles de ce Jardin, il y avoit des lieux élevez, d'où il pourroit la voir. Alamir ne manqua pas de ſe ſervir de cet avis. Il ſortit de Tharſe déguiſé, & paſſa toute l'apreſdinée autour de ces Jardins.

Sur le ſoir comme il étoit preſt de s'en retourner, il vit ouvrir une porte: il vit l'Eſclave qu'il avoit gagné qui luy faiſoit ſigne de s'approcher; il crut que Naria ſe promenoit & qu'il la verroit de cette porte; il s'avança & ſe trouva dans un Cabinet ſuperbe & remply de tous les ornemens qui pouvoient l'embellir. Mais aucun ne le frappa ſi vivement que la vûë de Naria, aſſiſe ſur des Carreaux ſous un Pavillon magnifique, comme on repreſente la Deeſſe des Amours. Deux ou trois de ſes femmes étoient dans un coin du Cabinet. Alamir ne put s'empêcher de

air ſi rempli de tranſport & d'étonnement, qu'il augmenta le trouble modeſte qui paroiſſoit ſur le viſage de cette belle perſonne.

Je ne ſçay, luy dit-elle, en l'obligeant de ſe relever, ſi je devois vous montrer tout d'un coup l'inclination que j'ay eûë pour vous aprés vous l'avoir cachée ſi long-temps. Je croy que je vous l'aurois cachée toute ma vie, ſi vous aviez pris moins de ſoin de me faire voir celle que vous avez eûë pour moy. Mais j'avoûë que je n'ay pû reſiſter à une paſſion ſoutenuë par ſi peu d'eſperance. Vous m'avez paru aimable dans le premier moment que je vous ay vû, j'ay cherché à vous voir ſans que vous me viſſiez, avec plus de ſoin que vous ne m'avez cherchée; enfin, j'ay voulu mieux connoître la paſſion que vous avez pour moy, & m'en

Digitized by Google

assurer par vos paroles, comme vous m'en avez assuré par vos actions.

Quelles assurances, grands Dieux ! cherchoit Naria dans les paroles d'Alamir ? Elle n'en connoissoit guere le charme trompeur & inévitable. Il surpassa les esperances qu'elle avoit conçûës de son amour, & par son esprit flatteur & insinuant, il acheva de se rendre maître du cœur de cette belle personne. Elle luy promit de le revoir au même lieu. Il s'en revint à Tharse, persuadé qu'il étoit l'homme du monde le plus amoureux ; & il s'en fallut peu qu'il ne le persuadât à Mulziman & à Selemin. Il revit plusieurs fois Naria, qui luy fit voir la plus grande inclination & le plus veritable attachement que l'on ait jamais eu ; mais elle luy apprit qu'elle sçavoit la disposition qu'il avoit au changement, qu'elle

Digitized by Google

étoit incapable de partager ſon cœur avec quelqu'autre, que s'il vouloit conſerver le ſien, il falloit qu'il ne penſât qu'à elle ſeule, & qu'elle romproit avec luy ſur le premier ſujet de jalouſie qu'il luy donneroit. Alamir répondit avec tant de ſermens & tant d'adreſſe, qu'il perſuada Naria d'une fidelité éternelle. Mais il fut bleſſé de la ſeule penſée d'un engagement ſi exact; & comme il n'y avoit plus d'obſtacles ny de difficultez à la voir; ſon amour commença à ſe rallentir. Neanmoins il luy témoigna toujours la même paſſion. Comme elle n'avoit point eu d'autre penſée que de l'épouſer, elle croyoit qu'il n'y avoit point d'obſtacles, puis qu'elle l'aimoit & qu'elle en étoit aimée; ſi bien qu'elle commença à luy parler de leur mariage. Alamir fut ſurpris de ce diſcours; mais ſon adreſſe empêcha ſa ſurpriſe de

Digitized by Google

paroître, & Naria crut que dans peu de jours elle épouseroit ce Prince.

Depuis que l'amour qu'il avoit pour elle avoit commencé à diminuer, il avoit redoublé ses soins pour Zoromade, & par le secours d'une Tante de Selemin, que la faveur de son neveu rendoit complaisante aux passions du Prince, il avoit trouvé le moyen de luy écrire. L'impossibilité de la voir étoit toûjours pareille, & par là sa passion étoit toujours augmentée.

Il n'avoit d'esperance qu'en une Fête qui se fait au commencement de l'année ; la coutume a établi de se faire des presens magnifiques pendant cette Fête, & l'on ne voit dans les ruës que des Esclaves chargez de tout ce qu'il y a de plus rare. Alamir envoya des presens à plusieurs personnes. Comme Naria avoit de la fierté & de la

Digitized by Google

grandeur, elle n'en vouloit point recevoir de conſiderables. Il luy donna des parfums d'Arabie, qui étoient ſi rares, qu'il n'y avoit que ce Prince qui en euſt. Et il les luy envoya avec tous les ornemens qui pouvoient les rendre agreables.

Jamais Naria n'avoit été plus vivement touchée de paſſion pour ce Prince, & ſi elle euſt ſuivi les mouvemens de ſon cœur, elle ſeroit demeurée chez elle à penſer à luy, & auroit renoncé à tous les divertiſſemens où elle ne l'auroit pû voir. Neanmoins comme elle étoit priée par la mere de Zoromade d'aller chez elle à une ſorte de feſtin qui ſe faiſoit pendant la fête, elle ne put s'en diſpenſer. Elle y alla, & en entrant dans un grand Cabinet, elle fut ſurpriſe de ſentir les mêmes parfums qu'Alamir luy avoit envoyez. Elle s'arrêta avec étonnement

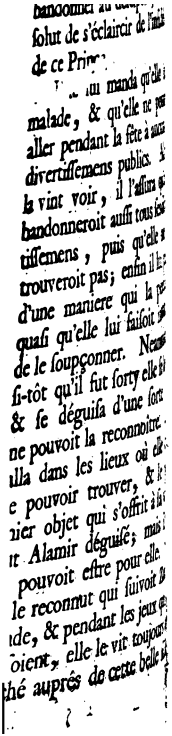
Digitized by Google

pour demander d'où venoit une ſenteur ſi agreable : Zoromade qui étoit fort jeune, & peu accoutumée à cacher quelque choſe rougit, & fut embarraſſée. Sa mere voyant qu'elle ne répondoit point, prit la parole, & dit comme elle le penſoit en éfet, que c'étoit la tante de Selemin qui les avoit envoyez à ſa fille. Cette réponſe ne laiſſa plus de doute à Naria que ces preſens ne vinſſent du Prince. Elle les vit avec les mêmes ornemens qu'elle avoit reçû les ſiens, & même avec quelque choſe de plus. Cette connoiſſance luy donna une douleur ſi vive, qu'elle feignit de ſe trouver mal, & s'en alla chez elle auſſi malade en effet qu'elle le vouloit paroître. Elle étoit fiere & ſenſible, l'idée d'être trompée par un homme qu'elle adoroit la mettoit dans un état pitoyable ; mais avant que de s'a-

bandonner au deſeſpoir
ſolut de s'éclaircir de l'
de ce Prince.
[illegible] lui manda qu'
malade, & qu'elle ne
aller pendant la fête à
divertiſſemens publics.
la vint voir, il l'aſſu
bandonneroit auſſi tou
tiſſemens, puis qu'e
trouveroit pas; enfin
d'une maniere qui l
quaſi qu'elle lui faiſo
de le ſoupçonner. N
ſi-tôt qu'il fut ſorty e
& ſe déguiſa d'une
ne pouvoit la reconno
alla dans les lieux o
le pouvoir trouver,
mier objet qui s'offri
fut Alamir déguiſé;
le pouvoit eſtre pou
le le reconnut qui ſui
made, & pendant les
faiſoient, elle le vit t
taché auprés de cette
Digitized by Google

bandonner au ... solut de s'éclaircir de l'inté... de ce Prin...

... lui manda qu'elle ... malade, & qu'elle ne pou... aller pendant la fête à aucu... divertissemens publics. ... la vint voir, il l'assura q... bandonneroit aussi tous les ... tissemens, puis qu'elle ... trouveroit pas; enfin il la ... d'une maniere qui la p... quasi qu'elle lui faisoit ... de le soupçonner. Neanm... si-tôt qu'il fut sorty elle ... & se déguisa d'une sorte ... ne pouvoit la reconnoître. ... lla dans les lieux où elle ... e pouvoir trouver, & le ... ier objet qui s'offrit à ... t Alamir déguisé; mais ... pouvoit estre pour elle. ... le reconnut qui suivoit ... ide, & pendant les jeux q... oient, elle le vit toujours ... ché auprés de cette belle ...



... elle le suivit encore; mais au lieu de le voir chercher Zoromade, elle le vit déguisé d'une autre sorte, & attaché auprés d'une autre personne. D'abord sa douleur fut moindre, & elle eut de la joye de penser qu'Alamir n'avoit parlé à Zoromade que par occasion, ou par divertissement. Elle se mêla parmy les femmes qui étoient avec cette jeune personne qu'Alamir suivoit, & elle s'en approcha de si prés, qu'au tournant d'une place où cette jeune personne étoit arrêtée, elle entendit Alamir lui parler avec ce même air & ces mêmes paroles qui lui avoient si bien persuadé son amour. Jugez de ce que devint Naria, & la cruelle douleur qu'elle sentit. Elle se seroit trouvée heureuse dans ce moment, si elle avoit pû croire que Zoromade eust été le seul attachement d'Alamir; elle au-

roit cru au moins que l'inclination qu'il auroit euë pour cette belle perſonne auroit cauſé ſon changement. Elle auroit pû ſe flatter d'avoir été aimée de lui devant qu'il ſe fuſt attaché à Zoromade ; mais en voyant qu'il étoit capable de donner les mêmes ſoins, & de dire les mêmes paroles à deux ou trois en même temps, elle voyoit qu'elle n'avoit occupé que ſon eſprit & non pas ſon cœur, & qu'elle n'avoit fait que ſon amuſement ſans faire ſa felicité.

C'étoit une avanture ſi cruelle pour une perſonne de ſon humeur, qu'elle n'avoit pas la force de la ſupporter. Elle s'en retourna chez elle accablée de douleur & d'affliction, elle y trouva une lettre d'Alamir, qui l'aſſuroit qu'il étoit renfermé chez lui, & qu'il ne pouvoit rien voir puis qu'il ne la voyoit pas. Cette tromperie lui faiſoit ju-

Digitized by Google

juger de quel prix avoient été toutes les actions passées d'Alamir, & elle mouroit de honte d'avoir fait si long-temps son bonheur d'un attachement qui n'avoit été qu'une trahison. Elle se détermina bien-tôt à ce qu'elle devoit faire. Elle lui écrivit tout ce que la douleur, la tendresse, & le desespoir peuvent faire penser de plus vif & de plus passionné ; & sans luy apprendre ce qu'elle devenoit, elle luy disoit un éternel adieu. Il fut surpris de cette lettre, & même il en fut affligé. La beauté & l'esprit de Naria étoient à un si haut point, qu'ils rendoient sa perte fâcheuse même à l'humeur inconstante d'Alamir.

Il alla compter son avanture à Mulziman, qui luy fit quelque honte de son procedé. Vous vous trompez, luy dit-il, si vous êtes persuadé que la maniere dont vous en usez avec les femmes, ne

soit pas contraire aux veritables sentimens d'un honnête homme. Alamir fut touché de ce reproche. Je veux me justifier auprés de vous, luy répondit-il, & je vous estime trop pour vouloir vous laisser une si méchante opinion de moy. Croyez-vous que je fusse assez déraisonnable pour ne pas aimer avec fidelité une personne qui m'aimeroit veritablement? Mais croyez-vous vous justifier, interrompit Mulziman, en accusant celles que vous avez aimées? Y en a-t'il quelqu'une qui vous ait trompé, & Naria ne vous aimoit-elle pas avec une passion sincere & veritable? Naria croyoit m'aimer, repliqua Alamir; mais elle aimoit mon rang, & celuy où je pouvois l'élever. Je n'ay trouvé que de la vanité & de l'ambition dans toutes les femmes, elles ont aimé le Prince & non pas Alamir. L'envie de faire une conquête éclatan-

tante, & le desir de s'élever & de sortir de cette vie ennuyeuse où elles sont assujetties, a fait en elles ce que vous appellez de l'amour, comme le plaisir d'être aimé & l'envie de surmonter des difficultez, fait en moy ce qui leur paroît de la passion. Je croy que vous faites injustice à Naria, dit Mulziman, & qu'elle aimoit veritablement vôtre personne. Naria m'a parlé de m'épouser aussi-bien que les autres, répondit Alamir, & je ne sçay si sa passion étoit plus veritable. Quoy, reprit Mulziman, vous voulez qu'on vous aime, & qu'on ne pense pas à vous épouser? Non, dit Alamir, je ne veux pas qu'on pense à m'épouser, quand je suis au dessus de celles qui y prétendent. Je voudrois qu'on y pensât si l'on ne me connoissoit pas pour ce que je suis, & qu'on crust faire une faute en m'épousant. Mais tant qu'on me regar-

dera

dera comme un Prince qui peut donner de l'élevation & quelque liberté, je ne me croiray pas obligé à une grande reconnoissance du dessein qu'on aura de m'épouser, & je ne le prendray jamais pour de l'amour. Vous verriez, ajouta-t'il, que je ne serois pas incapable d'aimer fidellement, si je pouvois trouver une personne qui m'aimât sans connoître ce que je suis. Vous voulez une chose impossible pour faire voir vôtre fidelité, repartit Mulziman, & si vous étiez capable de constance, vous en auriez sans attendre des occasions si extraordinaires.

L'impatience de sçavoir ce qu'étoit devenuë Naria fit finir cette conversation. Alamir alla chez elle, il apprit qu'elle étoit partie pour aller à la Mecque, & que l'on ne sçavoit ny le chemin qu'elle avoit pris, ny le temps qu'elle reviendroit. C'étoit assez

pour

Digitized by Google

Pour lui faire oublier Naria, il ne penſa plus qu'à Zoromade, qui étoit gardée avec un ſoin qui rendoit quaſi toute ſon adreſſe inutile. Ne ſçachant plus ce qu'il pouvoit faire pour la voir, il ſe reſolut de hazarder la choſe du monde la plus hardie, qui étoit de ſe cacher dans une des maiſons où les femmes vont ſe baigner.

Les bains ſont des Palais magnifiques, les femmes y vont trois ou quatre fois la ſemaine. Elles prennent plaiſir à faire paroître leur magnificence, en faiſant marcher devant & aprés elles un nombre infiny d'Eſclaves, qui portent toutes les choſes qui leur ſont neceſſaires. L'entrée de ces maiſons eſt deffenduë aux hommes ſur peine de la vie, & il n'y a point de puiſſance qui pût les ſauver, s'ils y étoient trouvez. La qualité d'Alamir le garantiſſoit de la rigueur des

Digitized by Google

loix ordinaires ; mais ſon rang l'expoſoit à une revolte & à une ſedition dont il n'auroit pû ſauver, ny ſa vie, ny ſon Etat.

Des raiſons ſi conſiderables ne le purent retenir, il écrivit à Zoromade, il lui manda ce qu'il étoit reſolu de hazarder pour la voir, & il la pria de l'inſtruire de ce qu'il devoit faire pour lui parler. Zoromade eut de la peine à conſentir au hazard où Alamir ſe vouloit expoſer ; mais enfin emportée par la paſſion qu'elle avoit pour lui, & forcée par cette contrainte inſupportable où vivent les femmes Arabes, elle lui manda que s'il trouvoit le moyen d'entrer dans la maiſon des bains, il falloit qu'il ſçût l'appartement où elle avoit accoutumé d'aller, que dans cet appartement il y avoit un Cabinet où il pourroit ſe cacher, qu'elle ne ſe baigneroit point, & que pendant

dant que sa mere iroit dans les bains elle pourroit l'entretenir. Alamir sentit un plaisir sensible d'avoir une si difficile entrepriſe à executer, il gagna le Maître des bains par des presens considerables, il sçut le jour que Zoromade y devoit aller, il entra pendant la nuit, il se fit conduire dans l'appartement où étoit ce Cabinet, & y attendit le matin avec toute l'impatience qu'auroit pû avoir un homme veritablement amoureux.

A peu prés à l'heure que Zoromade devoit venir, il entendit dans la chambre le bruit que font plusieurs personnes qui y entrent, quelque temps aprés ce bruit diminua, & on ouvrit la porte de ce Cabinet. Il s'attendoit de voir entrer Zoromade; mais au lieu d'elle il vit une personne qu'il ne connoissoit point, magnifiquement habillée, d'une beauté qui avoit toute la fleur & toute la nai-

naïveté de la premiere jeuneſſe. Cette perſonne fut auſſi ſurpriſe de la vûë d'Alamir, qu'Alamir l'étoit de la ſienne, il n'étoit pas moins propre qu'elle à donner de l'étonnement par l'agrément de ſa perſonne, & par la beauté de ſes habits, & c'étoit une choſe ſi extraordinaire de voir un homme en ce lieu, que ſi Alamir n'euſt fait ſigne à cette jeune perſonne de ne rien dire, elle ſe fuſt écriée d'une maniere qui auroit fait venir à elle ceux qui étoient dans la chambre. Elle s'approcha d'Alamir, qui étoit charmé de cette avanture, & lui demanda par quel hazard il s'étoit trouvé en ce lieu. Il lui répondit, que ce ſeroit une choſe trop longue à lui raconter; mais qu'il la conjuroit de ne vouloir rien dire, & de ne pas perdre un homme qui ne comptoit pour rien le peril où il ſe trouvoit, puis qu'il devoit

voit à ce peril le plaiſir de voir la plus belle perſonne du monde. Elle rougit avec un air d'innocence & de modeſtie propre à toucher un cœur moins ſenſible que celuy d'Alamir. Je ſerois bien fâchée, lui répondit-elle, de rien faire qui vous pût nuire; mais vous avez bien hazardé en entrant icy, & je ne ſçay ſi vous ſçavez le danger où vous vous êtes expoſé. Oüy, Madame, repartit Alamir, je le ſçay, & ce n'eſt pas le plus grand dont je ſois menacé aujourd'huy. Aprés ces paroles, dont il jugea bien qu'elle entendroit le ſens, il la ſupplia de lui dire qui elle étoit, & comment elle étoit entrée dans ce Cabinet. Je m'appelle Elſibery, lui répondit-elle, je ſuis fille du Gouverneur de Lemnos. Ma mere n'eſt à Tharſe que depuis deux jours, où elle n'étoit jamais venuë non plus que moy; elle

elle ſe baigne preſentement, je n'ay pas voulu me baigner, & le haſard m'a fait entrer dans ce Cabinet; mais je vous conjure, ajouta-t'elle, de m'apprendre auſſi qui vous êtes. Alamir fut bien aiſe de trouver une jeune perſonne qui ne le connuſt pas: Il lui dit qu'il s'appelloit Selemin (ce fut le nom qui s'offrit le premier à ſon eſprit) comme il parloit il entendit du bruit, Elſibery s'avança vers la porte du Cabinet pour empêcher qu'on entrât. Alamir la ſuivit de quelques pas, oubliant le peril où il ſe mettoit. Ne ſçauroit-on eſperer de vous revoir, Madame, lui dit-il; Je ne ſçay, repartit-elle avec un air plein de trouble, mais il me ſemble qu'il n'eſt pas impoſſible. En diſant ces mots elle ſortit & ferma la porte.

Alamir demeura charmé de ſon avanture, il n'avoit jamais rien

rien vû de ſi beau ny de ſi aimable qu'Elſibery ; il croyoit avoir remarqué qu'il ne lui déplaiſoit pas. Elle ne le connoiſſoit point pour le Prince de Tharſe: Enfin il y trouvoit tout ce qui le pouvoit toucher, & il demeura juſqu'à la nuit dans ce Cabinet ſans ſonger qu'il y étoit venu pour voir Zoromade, tant il étoit remply de l'idée d'Elſibery.

Zoromade n'étoit pas ſi tranquille, elle aimoit veritablement Alamir, le peril où elle ſçavoit qu'il étoit expoſé lui donnoit une inquietude mortelle, & un déplaiſir ſenſible de n'avoir pû en profiter. Sa mere s'étoit trouvée mal ; elle n'avoit pas voulu aller aux bains, & l'on avoit donné l'appartement où elle alloit d'ordinaire, à la mere d'Elſibery. Alamir trouva à ſon retour une lettre de Zoromade ; qui lui apprenoit ce que je viens de

de vous dire, & qui lui apprenoit auſſi qu'on parloit de la marier; mais qu'elle n'en avoit pas d'inquietude, puis qu'il pouvoit empêcher ce mariage, en découvrant à ſon pere les intentions qu'il avoit pour elle. Il montra cette lettre à Mulziman, pour lui faire voir que toutes les femmes n'étoient touchées que du deſir de l'épouſer. Il lui conta l'avanture qui lui étoit arrivée aux bains, il lui exagera les charmes d'Elſibery, & la joye qu'il avoit de croire que ſans le connoître pour le Prince, elle avoit de l'inclination pour lui. Il l'aſſura qu'il avoit enfin trouvé ce qui meritoit d'engager ſon cœur, & qu'on verroit s'il n'auroit pas un veritable attachement pour Elſibery. En effet, il reſolut d'abandonner toutes les autres galanteries pour ne penſer plus qu'à ſe faire aimer de cette belle per-

Digitized by Google

ſonne. Il lui étoit quaſi impoſſible de la voir, ſur tout étant reſolu de ne ſe pas faire connoître pour le Prince de Tharſe. La premiere choſe qui lui vint dans l'eſprit, fut de ſe cacher encore dans la maiſon des bains; mais il apprit que la mere d'Elſibery étoit malade, & que ſa fille ne ſortoit point ſans elle.

Cependant le mariage de Zoromade s'avançoit, & le deſeſpoir de ſe voir abandonnée du Prince, l'obligea d'y conſentir. Comme ſon pere étoit un homme tres-conſiderable, & que celuy qu'elle épouſoit ne l'étoit pas moins, on reſolut de faire de grandes ceremonies à ces nôces. Alamir apprit qu'Elſibery s'y devoit trouver. La maniere dont les nôces ſe font chez les Arabes, ne lui donnoit aucune eſperance de l'y voir, parce que les femmes ſont entierement ſeparées

des hommes, & dans les Mosquées & dans les festins. Il resolut neanmoins de hazarder une chose aussi perilleuse que celle qu'il avoit hazardée pour Zoromade. Il feignit de se trouver mal le jour de la ceremonie, afin de se dispenser d'y assister publiquement, il s'habilla en femme, mit un grand voile sur sa tête, comme en ont toutes celles qui sortent, & s'en alla à la Mosquée avec la tante de Selemin. Il vit arriver Elsibery; & bien qu'elle fût voilée, sa taille avoit quelque chose de si particulier, & son habillement étoit si different de ceux de Tharse, qu'il ne craignoit pas de s'y méprendre. Il la suivit jusqués auprés du lieu où se faisoit la ceremonie; & il se trouva si proche de Zoromade, que poussé par un reste de son humeur naturelle, il ne put s'empêcher de se faire connoître à elle,

Digitized by Google

elle, & de lui parler comme s'il ne se fust déguisé que pour la voir. Cette vûë apporta un si grand trouble à Zoromade, qu'elle fut contrainte de reculer quelques pas, & se tournant du côté d'Alamir, il y a de l'inhumanité, luy dit-elle, à venir troubler mon repos, par une action qui me devroit persuader que vous m'aimez, si je ne sçavois trop bien le contraire; mais j'espere que je ne souffriray pas long-temps les maux où vous m'avez plongée. Elle n'en put dire davantage, & Alamir ne put répondre. La ceremonie s'acheva, & toutes les femmes se remirent à leur place.

Alamir ne pensa pas seulement à la douleur où il avoit vû Zoromade, & ne fut occupé que du soin de parler à Elsibery. Il se mit à genoux auprés d'elle, & commença à faire ses prieres assez haut selon la maniere des A-

rabes. Ce murmure confus de ce grand nombre de perſonnes qui parlent en même temps, fait qu'il eſt difficile d'être entendu que de ceux de qui l'on eſt fort proche. Alamir ſans tourner la tête du côté d'Elſibery, & ſans changer le ton de ſes prieres l'appella pluſieurs fois. Elle ſe tourna vers lui; comme il vit qu'elle le regardoit, il laiſſa tomber un Livre, & en le ramaſſant il releva un peu ſon voile, en ſorte qu'Elſibery ſeule le pouvoit remarquer, & il lui fit voir un viſage dont la beauté & la jeuneſſe ne démentoient point l'habillement de femme. Il vit bien que ce déguiſement ne l'avoit pas rendu méconnoiſſable à Elſibery, il lui demanda neanmoins s'il étoit aſſez heureux pour être reconnu; Elſibery, dont le voile n'étoit pas entierement baiſſé, tournant les yeux du côté d'Alamir ſans tourner la tête: Je ne

vous connois que trop, luy dit-elle, mais je tremble pour le peril où vous êtes. Il n'y en a point où je ne m'expose, luy répondit-il, plutôt que de ne vous point voir. Ce n'étoit pas pour me voir, luy dit-elle, que vous vous étiez exposé dans la maison des bains, & peut-être n'est-ce pas encore pour moy que vous êtes icy. C'est pour vous seule, Madame, repliqua-t'il, & vous me verrez tous les jours dans ce même hazard, si vous ne me donnez quelque moyen de vous parler. Je vais demain avec ma mere au Palais du Calife, reprit-elle, trouvez-vous-y avec le Prince, mon voile sera levé, parce que c'est la premiere fois que j'y entre. Elle se tut & ne voulut plus rien dire, de peur d'être entenduë des femmes qui étoient proche d'elle.

Alamir demeura bien embarrassé sur le rendez-vous qu'elle lui donnoit. Il sçavoit bien que la

premiere fois que l'on mene les femmes de qualité au Palais du Calife, ſi le Calife ou les Princes leurs enfans entrent dans le lieu où elles ſont, elles ne baiſſent point leur voile, & hors cette premiere fois on ne les y revoit jamais que voilées. Ainſi Alamir étoit aſſuré de voir Elſibery; mais pour la voir il falloit ſe faire connoître pour le Prince de Tharſe, & c'étoit à quoi il ne pouvoit ſe reſoudre. Le plaiſir d'être aimé par le ſeul agrément de ſa perſonne, le touchoit ſi fort, qu'il ne vouloit pas s'en priver. C'étoit auſſi une choſe fâcheuſe de perdre une occaſion de voir Elſibery, & une occaſion qu'elle luy donnoit elle-même. Cette legere jalouſie qu'elle luy avoit témoignée de l'avoir trouvé dans la maiſon des bains, où il n'étoit pas pour elle, l'engageoit encore à ne manquer à rien de ce qui la pouvoit perſuader d'un veritable at-

attachement. Cet embarras le fit demeurer lang-temps ſans luy répondre ; enfin il luy demanda s'il ne pourroit point luy écrire : Je n'oſerois me fier à perſonne, luy dit-elle, mais gagnez s'il vous eſt poſſible, un Eſclave qui s'appelle Zabelec.

Alamir demeura ſatisfait de ces paroles, on ſortit du Temple, il alla changer d'habit, & penſer à ce qu'il devoit faire le lendemain. Quelque difficulté qui luy paruſt à cacher ſa qualité à Elſibery, & quelque peine que cette entrepriſe luy donnât, parce qu'elle l'obligeoit à fuïr la perſonne du monde qu'il avoit le plus d'envie de rencontrer, il reſolut de l'executer, & il voulut voir s'il ſeroit veritablement aimé ſans le ſecours de ſa naiſſance. Aprés avoir reſolu de quelle maniere il ſe devoit conduire, il écrivit cette Lettre à Elſibery.

Digitized by Google

LETTRE D'ALAMIR A ELSIBERY.

SI j'avois déja merité quelque chose auprés de vous, ou si vous m'aviez donné quelque esperance, peut-être que je ne vous demanderois pas ce que je vais vous demander, quoyqu'il semblât que j'eusse plus de raison de le prétendre. Mais, Madame, à peine me connoissez-vous, je n'oserois me flatter d'avoir fait quelque impression dans vôtre cœur, vous n'êtes engagée ny par vos sentimens, ny par vos paroles, & vous allez demain dans un lieu où vous verrez un Prince qui n'a jamais rien vû de beau qu'il n'ait aimé. Que ne dois-je point craindre,

dre, Madame, de cette entrevûë ? Je ne puis douter qu'Alamir ne vous aime ; & quoy qu'il y ait peut-estre du caprice à craindre autant que je le crains que vous ne voyez ce Prince, & qu'il ne soit assez heureux pour vous plaire, je ne puis m'empêcher de vous supplier de ne le voir pas. Pourquoy me refuseriez-vous, Madame, ce n'est point une faveur que je vous demande, & je suis peut-estre le seul homme du monde qui ait jamais souhaité une pareille chose. Je sçay bien qu'elle vous doit paroître bizarre, elle me le paroît encore plus qu'à vous, mais ne refusez pas cette grace à un homme qui vient d'exposer sa vie pour vous pouvoir dire seulement qu'il vous aime.

Aprés avoir écrit cette lettre, il se déguisa, afin d'aller luy-même avec des gens à qui il se fioit, tâcher d'apprendre qui étoit celuy dont Elsibery luy avoit parlé. Il fit tant de diligence autour de

la maiſon du Gouverneur de Lemnos, qu'enfin un vieil Eſclave qu'il gagna, luy alla querir Zabelec. Il vit de loin venir ce jeune Eſclave, il fut ſurpris de la beauté de ſa taille, & de la delicateſſe de ſon viſage. Alamir ſe cachoit dans l'enfoncement d'un Portique où il faiſoit aſſez obſcur, & ce jeune Eſclave en s'approchant regardoit Alamir comme s'il eût été de ſa connoiſſance. Enfin lors qu'il fut prés de luy, ce Prince ſans ſe faire voir commença à luy parler d'Elſibery. L'Eſclave entendant cette voix qu'il ne connoiſſoit point, changea tout d'un coup de viſage, & aprés avoir fait un grand ſoupir, il baiſſa les yeux, & demeura ſans parler, avec une triſteſſe ſi profonde, qu'Alamir ne pût s'empêcher de luy en demander la cauſe. Je croyois connoître celuy qui me demandoit, luy répondit-il, & je ne croyois pas

que

que ce fuſt d'Elſibery dont on me vouluſt parler ; mais achevez, tout ce qui regarde Elſibery me touche ſenſiblement. Alamir fut ſurpris, & embarraſſé de la maniere dont cet Eſclave luy parloit ; il acheva neanmoins ce qu'il avoit commencé, & luy donna une lettre, ne ſe faiſant connoître que ſous le nom de Selemin. La triſteſſe & la beauté de cet Eſclave, firent imaginer à ce Prince que c'étoit quelque Amant d'Elſibery, qui s'étoit déguiſé pour être auprés d'elle. Le trouble qu'il luy avoit vû lors qu'il luy avoit parlé de luy donner des lettres, ne l'en laiſſoit pas douter ; mais il penſoit auſſi que ſi Elſibery euſt connu cet Eſclave pour ſon Amant, elle ne l'auroit pas choiſi pour luy donner des Lettres d'un rival ; enfin cette avanture l'embarraſſoit, & de quelque maniere qu'elle puſt eſtre, l'Eſclave luy paroiſſoit trop aimable & d'un

Digitized by Google

air trop au deſſus de ſa condition, pour le ſouffrir ſans peine auprés d'Elſibery.

Il attendit le lendemain avec diverſes ſortes d'inquietudes, il alla de bonne heure chez la Princeſſe ſa mere. Jamais Amant n'a eu tant d'impatience de voir ſa Maîtreſſe, qu'Alamir avoit de deſir de ne pas voir la ſienne; & jamais un Amant n'a eu tant de raiſon de ſouhaiter de ne la pas voir. Il penſoit que ſi Elſibery ne venoit point au Palais, c'étoit luy accorder la grace qu'il luy avoit demandée, que c'étoit auſſi une marque qu'elle avoit receu la Lettre qu'il avoit miſe entre les mains de Zabelec, & que ſi cet Eſclave la luy avoit renduë il falloit qu'il ne fuſt pas ſon rival. Enfin en ne voyant point arriver Elſibery avec ſa mere, il apprenoit qu'il avoit un commerce établi avec elle, qu'il n'avoit point de rival, & qu'il pouvoit eſperer d'e-

d'eſtre aimé. Il étoit occupé de ces penſées, lors qu'on le vint avertir que la mere d'Elſibery arrivoit, & il eut le plaiſir de voir qu'elle n'étoit pas ſuivie de ſa fille. Jamais tranſport n'a été pareil au ſien. Il ſe retira ne voulant pas même que ſon viſage fuſt connu de la mere de ſa Maîtreſſe, & s'en alla attendre chez luy l'heure qu'il avoit priſe pour parler à Zabelec.

Le bel Eſclave revint le trouver, avec autant de triſteſſe ſur le viſage qu'il en avoit le jour précedent, & luy apporta la réponſe d'Elſibery. Ce Prince fut charmé de cette Lettre, il y trouva de la modeſtie mêlée avec beaucoup d'inclination. Elle l'aſſuroit qu'elle auroit pour luy la complaiſance de ne point voir le Prince de Tharſe, & qu'elle n'auroit jamais de repugnance à luy accorder de pareilles graces. Elle le prioit auſſi de ne rien hazarder

pour luy parler ; parce que ſa timidité naturelle & la maniere dont elle étoit gardée, rendroit inutile tout ce qu'il pourroit entreprendre. Alamir quoy que tres-ſatisfait de cette Lettre, ne pouvoit s'accoutumer à la beauté & à la triſteſſe de l'Eſclave, il luy fit pluſieurs queſtions ſur les moyens dont il pourroit ſe ſervir pour voir Elſibery ; mais l'Eſclave n'y répondit qu'avec beaucoup de froideur. Ce procedé augmenta les ſoupçons du Prince ; & comme il ſe trouvoit plus touché de la beauté d'Elſibery, qu'il ne l'avoit jamais été d'aucune autre, il craignoit d'entrer dans le même état où il avoit mis toutes celles qu'il avoit aimées, & de s'engager avec une perſonne qui auroit d'autres attachemens. Cependant il luy écrivoit tous les jours, il l'obligeoit à luy apprendre les lieux où elle alloit ; & ſon amour luy donnoit autant de

ſoin

Digitized by Google

ſoin de la fuir dans les lieux publics où elle le pouvoit connoître pour le Prince, qu'il avoit d'application à chercher les moyens de la voir en particulier. Il conſidera ſi bien tous les environs de la maiſon où elle logeoit, qu'il remarqua que le haut qui étoit couvert en terraſſe, avoit une eſpece de balcon avancé ſur une petite ruë ſi étroite, que l'on pouvoit ſe parler de la maiſon qui étoit de l'autre côté. Il trouva bien-tôt le moyen de ſe rendre maître de cette maiſon; il écrivit à Elſibery qu'il la conjuroit de venir la nuit ſur ſa terraſſe, & qu'il pourroit l'y entretenir. Elle y vint, Alamir pouvoit facilement luy parler ſans être entendu, & l'obſcurité n'étoit pas ſi grande, qu'il n'euſt le plaiſir de diſtinguer cette beauté dont il étoit ſi touché.

Ils entrerent dans une longue converſation ſur les ſentimens qu'ils

qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elsibery voulut être éclaircie de l'avanture qui l'avoit conduit dans la maison des bains. Il luy avoüa la verité, & luy conta tout ce qui s'étoit passé entre Zoromade & luy. Les jeunes personnes sont trop touchées de ces sortes de sacrifices pour en craindre les conséquences pour elles-mêmes. Elsibery avoit une inclination violente pour Alamir, elle s'engagea entierement dans cette conversation, & ils resolurent de se revoir dans le même lieu. Comme il étoit prest de se retirer, il tourna la tête par hazard, & fut bien surpris de voir dans un coin de la terrasse ce bel Esclave, qui luy avoit déja donné tant d'inquietude.

Il ne put cacher son chagrin, & prenant la parole : Si je vous ay témoigné de la jalousie, dit-il à Elsibery, la premiere fois que je vous ay écrit, oseray-je, Ma-

da-

dame, vous en témoigner encore la premiere fois que je vous parle ? Je ſçay que les perſonnes de vôtre qualité ont toujours des Eſclaves auprés d'elles ; mais il me ſemble qu'ils ne ſont point de l'âge & de l'air de celuy que je vous auprés de vois. J'avoüe que ce que je connois de la perſonne & de l'eſprit de Zabelec, me le rend auſſi redoutable que me le pourroit être le Prince de Tharſe. Elſibery ſourit de ce diſcours, & appellant le bel Eſclave : Venez Zabelec, luy dit-elle, venez guerir Selemin de la jalouſie que vous luy donnez, je ne l'oſerois faire ſans vôtre conſentement. Je voudrois, Madame, luy répondit Zabelec, que vous euſſiez la force de luy laiſſer la jalouſie. Ce n'eſt pas par mon intereſt que je le ſouhaite, c'eſt par le vôtre, & par la crainte des malheurs où je voy bien que vous vous plongez. Mais,

Mais, Seigneur, continua l'Eſclave, en s'adreſſant au Prince, qu'elle ne connoiſſoit que pour Selemin, il n'eſt pas juſte de vous laiſſer ſoupçonner la vertu d'Elſibery.

Je ſuis une malheureuſe, que le hazard a mis à ſon ſervice, je ſuis Chrétienne, Grecque, & d'une naiſſance fort au deſſus de la condition où vous me voyez. Quelque beauté, dont il ne paroît peut-être plus de marques, m'avoit attiré pluſieurs Amans pendant ma premiere jeuneſſe; je trouvai en eux ſi peu de fidelité & tant de trahiſon, que je ne les regardai qu'avec mépris. Un plus infidelle que les autres, mais qui ſçavoit mieux ſe déguiſer, ſe fit aimer de moy. Je rompis à cauſe de luy un mariage tres-conſiderable pour ma fortune; mes parens nous perſecuterent, il fut obligé de ſe retirer; il m'épouſa, je me déguiſai en

homme & je le ſuivis. Nous nous embarquâmes, il ſe trouva dans nôtre Vaiſſeau une perſonne aſſez aimable, que quelque avanture extraordinaire obligeoit auſſi-bien que moy à paſſer en Aſie. Mon mary en devint amoureux, nous fûmes attaquez & pris par les Arabes ; ils partagerent les Eſclaves, on donna le choix à mon mary, & à un de ſes parens, d'être du nombre des Eſclaves qui appartenoient au Lieutenant du Navire, ou de ceux qui appartenoient au Capitaine. Le ſort m'avoit donnée à ce dernier, & par une ingratitude ſans exemple, je vis mon mari choiſir d'aller avec le Lieutenant pour ſuivre cette perſonne qu'il aimoit. Ma preſence, mes larmes, ny ce que j'avois fait pour luy & l'état où il me laiſſoit, ne le purent toucher. Jugez de ma douleur, on me conduiſit icy, ma bonne fortune me donna au pere d'Elſi-

bary,

bery, quoy que j'aye vû de l'infidelité de mon mary, je ne ſçaurois perdre entierement l'eſperance de ſon retour, & ce fut ce qui cauſa les changemens que vous remarquâtes à mon viſage le premier jour que j'allay parler à vous. J'avois eſperé que c'étoit luy qui me demandoit ; & quelque mal fondé que fût cet eſpoir, je ne pus le perdre ſans douleur. Je ne m'oppoſe point à l'inclination qu'Elſibery a pour vous ; je ſçay par une cruelle experience, combien il eſt inutile de s'oppoſer à ces ſortes de ſentimens ; mais je la plains, & je prévoy les vives douleurs que vous lui cauſerez. Elle n'a jamais eu de paſſion, elle va avoir pour vous un attachement ſincere & veritable, qu'aucun homme qui a déja aimé ne peut meriter.

Quand elle eut ceſſé de parler, Elſibery dit à Alamir que ſon pere & ſa mere connoiſſoient ſa qualité, ſon ſexe & ſon merite ; mais

mais que des raiſons qu'elle avoit de demeurer inconnuë, faiſoient qu'on la traitoit en apparence comme un Eſclave. Ce Prince demeura ſurpris de l'eſprit & de la vertu de Zabelec, & il eut beaucoup de joye de connoître combien la jalouſie qu'il en avoit euë avoit été mal fondée. Il trouva dans la ſuite tant de charmes & tant de ſincerité dans les ſentimens d'Elſibery, qu'il étoit perſuadé qu'il n'avoit jamais été aimé que par elle. Elle l'aimoit ſans autre deſſein que de l'aimer, & ſans penſer quelle fin auroit ſa paſſion, elle ne s'informoit ny de ſa fortune, ny de ſes intentions, elle hazardoit toutes choſes pour le voir, & faiſoit aveuglément tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter. Une autre perſonne auroit trouvé de la contrainte dans la conduite qu'il deſiroit d'elle; car comme il vouloit toujours qu'elle le cruſt Se-

le-

Digitized by Google

lemin, il étoit forcé de l'empêcher de ſe trouver à de certaines Fêtes publiques où il étoit obligé de paroître pour le Prince; mais elle ne trouvoit rien de difficile pour luy plaire.

Alamir ſe trouva heureux pendant quelque temps d'être aimé pour l'amour de luy-même; mais enfin il luy vint dans l'eſprit qu'encore qu'Elſibery l'euſt aimé ſans ſçavoir qu'il étoit le Prince de Tharſe, peut-être ne laiſſeroit-elle pas de l'abandonner pour un homme qui auroit cette qualité. Il reſolut de mettre ſon cœur à cette épreuve, de lui faire paſſer le veritable Selemin pour le Prince de Tharſe, de faire en ſorte qu'il luy témoignât de l'amour, & de voir de ſes propres yeux de quelle maniere elle le traiteroit. Il apprit ſon intention à Selemin, & ils trouverent enſemble les moyens de l'executer. Alamir fit une courſe

Digitized by Google

ſe de chevaux, & dit à Elſibery, que pour luy donner quelque part de ce divertiſſement, il obligeroit le Prince à paſſer avec toute ſa troupe devant ſes fenêtres, qu'ils auroient les mêmes habits, qu'il marcheroit à côté de luy, & que bien qu'il eût toujours apprehendé qu'elle ne viſt Alamir, il ſe croyoit trop aſſuré de ſon cœur pour craindre que ce Prince n'attirât ſes regards, ſur tout dans un lieu où il ſeroit aſſez proche pour les partager. Elſibery demeura perſuadée que celuy qu'elle verroit auprés de ſon Amant, ſeroit le Prince de Tharſe, & le lendemain voyant le veritable Selemin auprés d'Alamir, elle ne douta point que ce ne fuſt ce Prince: Elle trouva même que ſon Amant avoit tort de luy avoir dépeint Alamir comme un homme ſi redoutable, & il luy parut qu'il n'étoit pas ſi agreable

que

que celuy qu'elle croyoit ſon favori. Elle n'oublia pas de dire à Alamir le jugement qu'elle avoit fait ; mais ce n'étoit pas aſſez pour le ſatisfaire. Il voulut encore éprouver ſi ce faux Prince ne luy plairoit point lors qu'il luy paroîtroit amoureux d'elle, & qu'il luy propoſeroit de l'épouſer.

A une de ces Fêtes des Arabes, où le Prince n'étoit point obligé de paroître en public, il dit à Elſibery qu'il ſe déguiſeroit pour ſe trouver auprés d'elle. Il ſe déguiſa en effet, & mena Selemin avec luy. Ils ſe mirent proche d'Elſibery, & Selemin l'appella deux ou trois fois. Comme elle avoit Alamir dans l'eſprit, elle ne douta point que ce ne fuſt luy, & prenant un temps où perſonne ne la regardoit, elle leva ſon voile pour ſe faire voir, & pour luy parler ; mais elle fut bien ſurpriſe de trouver auprés d'el-

Digitized by Google

d'elle celuy qu'elle croyoit le Prince de Tharſe. Selemin témoigna être ſurpris, & touché de ſa beauté, il voulut luy parler, mais elle ne l'écouta point, & troublée de cette avanture, elle ſe raprocha de ſa mere, en ſorte que Selemin ne put l'aborder de tout le reſte du jour. La nuit Alamir vint luy parler ſur la terraſſe, elle luy conta ce qui luy étoit arrivé avec une verité ſi exacte & une ſi grande crainte qu'il ne la ſoupçonnât d'y avoir contribué, qu'il devoit en eſtre ſatisfait. Neanmoins il ne s'en contenta pas, il fit gagner le vieil Eſclave qu'il avoit déja trouvé ſenſible aux preſens, pour donner une Lettre à Elſibery de la part du Prince. Lors que cet Eſclave voulut la luy donner, elle la refuſa, & luy fit une ſevere reprimande. Elle en rendit compte à Alamir qui le ſçavoit déja, & qui joüiſſoit du plaiſir de ſa

tromperie. Pour ach
avoit reſolu, il mena
la terraſſe, où il av
mé de parler à Elſib
cacha en ſorte qu'elle
voit voir, mais qu'il
tendre toutes leurs
ſurpriſe d'Elſibery
lors qu'elle vit ſur la
luy qu'elle croyoit le
premier mouvement
aller; mais le ſoup
Amant la ſacrifioit a
l'envie de s'en éclai
tinrent pour quelq
Je ne vous dirai poi
me, luy dit Selemi
mon adreſſe ou du
de celuy que vous
ver icy, que j'occ
qui luy étoit deſtiné
dirai pas même s'il i
timens que j'ai pour
en jugerez par la v
ce, & par le pouvo
lité de Prince me

Digitized by Google

Je veux seulement vous apprendre que d'une seule vûë vous avez fait en moy ce que de longs attachemens n'avoient pû faire. Je n'ai jamais voulu m'engager; & je ne regarde presentement d'autre bonheur que celuy de vous faire accepter la dignité où je me trouve. Vous êtes la seule à qui je l'aye offerte, & vous serez la seule à qui je l'offriray. Songez plus d'une fois, Madame, à me refuser, & pensez qu'en refusant le Prince de Tharse, vous refusez la seule chose qui vous peut retirer de cette captivité éternelle où vous êtes destinée.

Elsibery n'entendit plus tout ce que luy dit celuy qu'elle croyoit le Prince. Si-tôt qu'il luy eut donné lieu de croire que son amant la sacrifioit à son ambition, & sans répondre à ce qu'il luy venoit de dire: Je ne sçai, Seigneur, luy dit-elle, par quelle avanture vous vous trouvez icy;

mais de quelque maniere que ce puisse être, je ne dois pas avoir de plus longue conversation avec vous, & je vous supplie de trouver bon que je me retire. En disant ces paroles, elle quitta la terrasse avec Zabelec qui l'avoit suivie, & s'en alla dans sa chambre avec autant d'inquietude, qu'Alamir avoit de joye & de tranquillité. Il voyoit avec plaisir qu'elle mépriſoit les offres d'une si grande fortune, dans le même moment qu'elle avoit lieu de croire qu'il l'avoit trompée, & il ne pouvoit plus douter qu'elle ne fust à l'épreuve des sentimens d'ambition qu'il avoit apprehendez. Le lendemain il essaya encore de luy faire donner une Lettre de la part du Prince, pour voir si le dépit ne l'auroit point fait changer; mais le vieil Esclave qui la voulut donner, fut aussi maltraité qu'il l'avoit été la premiere fois.

Elsibery avoit passé la nuit avec une douleur incroyable, toutes les apparences étoient que son Amant l'avoit trahie, luy seul pouvoit avoir appris leur intelligence, & le lieu où ils se parloient. Neanmoins la tendresse qu'elle avoit pour luy ne luy permettoit pas de le condamner sans l'entendre. Elle le revit le jour suivant, & il sçut si bien lui persuader qu'il avoit été trahi par un de ses gens, & que le Calife à la priere de son fils l'avoit retenu une partie de la nuit pour l'empêcher de venir sur la terrasse, qu'il se justifia entierement auprés d'Elsibery, & luy persuada même qu'il avoit un déplaisir sensible de la passion que le Prince avoit pour elle. La belle Esclave n'étoit pas si aisée à persuader qu'Elsibery, & son experience de la tromperie des hommes ne lui permettoit pas d'ajouter

Digitized by Google

Elle tâcha en vain de faire voir à Elfibery qu'il la trompoit ; mais peu de temps après, le hazard lui donna lieu de l'en convaincre.

Le veritable Selemin n'étoit pas si occupé des galanteries du Prince, qu'il n'en eust pour luy même. La personne qu'il aimoit alors avoit pour confidente une jeune Esclave, qui étoit touchée d'une passion violente pour Zabelec, qu'elle prenoit pour un homme. Elle luy conta l'amour de Selemin & de sa Maîtresse, & la maniere dont ils se voyoient. Zabelec qui ne connoissoit Alamir que sous le nom de Selemin, le fit instruire par cet Esclave de tout ce qui pouvoit faire voir à Elfibery l'infidelité de son Amant, & alla le luy apprendre à l'heure même. On ne peut être plus sensiblement affligée, que le fut cette belle personne ; mais elle s'abandonna à son affliction,

sans

sans s'emporter contre celui qui la causoit, Zabelec fit tous ses efforts pour luy persuader de cesser entierement de voir Alamir, & de n'écouter plus des justifications qui ne pouvoient être que de nouvelles tromperies. Elsibery eust bien voulu suivre ses conseils; mais elle n'en avoit pas la force.

Alamir vint le soir même sur la terrasse, & il fut bien étonné lors qu'Elsibery commença leur conversation par un torrent de larmes, & ensuite par des reproches si tendres, que ceux même qui ne l'auroient pas aimée en auroient été touchez. Il ne pouvoit comprendre dequoi on pouvoit l'accuser, ny par quel bizarre effet du hazard n'ayant jamais été fidele que pour Elsibery, elle fust quasi la seule qui l'eust accusé d'infidelité. Il se deffendit avec toute la force que donne la verité; mais malgré la disposition qu'avoit Elsibery à le croire in-

nocent, elle ne pouvoit ajouter de foy à ſes paroles. Il la preſſa de luy nommer celle qu'elle l'accuſoit d'aimer; elle le fit, & luy conta toutes les circonſtances de leur commerce. Alamir fut bien ſurpris, lors qu'il vit que c'étoit le nom de Selemin qui le faiſoit paroître coupable, & il fut bien embarraſſé ſur la maniere dont il devoit ſe juſtifier. Il ne put ſe déterminer ſur l'heure, & il ſe contenta de faire de nouveaux ſermens de ſon innocence ſans entrer dans d'autres juſtifications. Son embarras, & des paroles ſi generales, ne laiſſerent plus douter Elſibery de ſon infidelité.

Cependant ce Prince vint conter ſon malheur à Selemin, & chercher avec lui les moyens de faire paroître ſon innocence. Je romprois pour l'amour de vous, lui dit Selemin, avec la perſonne que j'aime, ſi vous en pouviez tirer

tirer quelque avantage ; mais quand je ceſſerois de la voir, Elſibery croiroit toujours qu'au moins il y a eu un temps où vous lui avez été infidele ; & ainſi elle ne pourroit plus avoir de confiance en vos paroles. Si vous voulez la guerir entierement de ſes ſoupçons, je croy que vous lui devez avoüer qui vous êtes & qui je ſuis. Elle vous a aimé ſans que vôtre qualité ait contribué à ſa paſſion ; elle m'a crû le Prince de Tharſe, & m'a mépriſé pour l'amour de vous ; il me ſemble que c'eſt tout ce que vous aviez à ſouhaiter. Vous avez raiſon, mon cher Selemin, s'écria le Prince ; mais je ne ſçaurois me reſoudre à apprendre ma naiſſance à Elſibery ; je perdrai en la lui apprenant, ce qui a fait le charme de mon amour, je hazarderai le ſeul veritable plaiſir que j'aye jamais eu, & je ne ſçai ſi je ne perdrai point la paſſion

que j'ai pour elle. Songez auſſi, Seigneur, répondit Selemin, qu'en paroiſſant encore ſous mon nom vous perdrez le cœur d'Elſibery, & qu'en le perdant vous perdrez en effet tous les plaiſirs qu'une fauſſe imagination vous fait craindre de ne trouver plus.

Selemin parla avec tant de force à Alamir, qu'enfin il le fit reſoudre à déclarer la verité à Elſibery. Il le fit dès le même ſoir, & jamais perſonne n'a paſſé en un moment d'un état ſi déplorable, à un état ſi heureux. Elle trouvoit des marques d'une paſſion tres-ſincere, & tres-delicate dans tout ce qui lui avoit paru des tromperies, elle avoit le plaiſir d'avoir perſuadé ſon attachement à Alamir ſans le connoître pour le Prince: enfin, elle étoit dans une joye que ſon cœur étoit à peine capable de contenir. Elle la laiſſa voir toute entiere à Alamir; mais cet-

te

te joye luy fut ſuſpecte ; il crut que le Prince de Tharſe y avoit part, & qu'Elſibery étoit touchée du plaiſir de l'avoir pour Amant. Neanmoins il ne le luy témoigna pas, & continua de la voir avec ſoin. Zabelec étoit ſurpriſe de s'être trompée en ſe défiant de la paſſion des hommes, & elle enviоit le bonheur d'Elſibery d'en avoir trouvé un ſi fidele. Elle n'eut pas long-temps ſujet de l'envier ; il étoit impoſſible que des choſes auſſi extraordinaires que celles qu'Alamir avoit faites pour Elſibery, n'apportaſſent une nouvelle vivacité à la paſſion qu'elle avoit pour lui. Ce Prince s'en apperçût, ce redoublement d'amour lui parut une infidelité, & lui cauſa le même chagrin que la diminution lui en auroit dû cauſer. Enfin il ſe perſuada ſi bien que le Prince de Tharſe étoit plus aimé qu'Alamir ne l'avoit été ſous le nom de Se-

Digitized by Google

lemin, que ſa paſſ
à diminuer, ſans
me de nouvel attac
avoit déja eu de t
& celui qu'il veno
eu d'abord quelqu
piquant, qu'il ſe t
ble à tous les autre
finir inſenſibleme
les ſoins qu'il avoit
quoi qu'elle tâchât
elle-même, elle
de ſon malheur,
prit que le Prince
yager par toute la
le l'apprit avant q
parlé. L'ennui q
Tharſe lui avoit in
& il l'executa ſans
& les larmes d'Elſi
retenir.

La belle Eſclav
que ſa deſtinée n'
malheureuſe que
ry, & Elſibery cl
conſolation à ſe

Digitized by Google

elle. Son mary fut tué, elle le ſçût, & en eut une vive douleur malgré l'horrible infidelité qu'il luy avoit faite. Comme ſa mort faiſoit ceſſer les raiſons qu'elle avoit eûë de ſe cacher, elle pria le pere d'Elſibery de luy donner la liberté qu'il lui avoit offerte tant de fois. Il la lui accorda, & elle ſe reſolut de s'en retourner paſſer le reſte de ſa vie dans ſon pays, éloignée du commerce de tous les hommes. Elle avoit parlé pluſieurs fois à Elſibery de la Religion Chrétienne, & cette belle perſonne touchée de ce qu'elle lui en avoit dit, & de l'inconſtance d'Alamir dont elle n'eſperoit point de ſe conſoler, ſe reſolut de ſe faire Chrétienne, de ſuivre Zabelec, & d'aller vivre avec elle dans un profond oubli de tous les attachemens de la terre. Elle partit ſans en avertir ſes parens, que par une Lettre qu'elle leur laiſſa.

Digitized by Google

Alamir avoit
ſes voyages, & c
une Lettre de Sc
prit ce que je vie
d'Elſibery. En qu
le ſoit, peut-être
de la conſolation
apprendre combi
gée de l'infidelité
la paſſion violente
la beauté de Zayd

Il arriva en C
cette Princeſſe,
l'ai dit, aprés avo
que temps entr'ell
il l'aima avec une
rente de toutes ce
eües, qu'il ne
pas lui-même. I
déclaré ſon amou
l'avoit ſenti, il n'
prehendé d'offen
il le déclaroit, &
il le laiſſer devin
fut ſurpris de ce
mais lors que forc

Digitized by Google

il l'eut déclarée à Zayde, & qu'il trouva que l'indifference qu'elle avoit pour lui ne faiſoit qu'augmenter l'amour qu'il avoit pour elle; quand il vit qu'il étoit deſeſperé du traitement qu'il en recevoit ſans ceſſer d'en être amoureux & ſans croire qu'il puſt ceſſer de l'être, il ſentit une douleur qui ne ſe peut repreſenter.

Quoi, diſoit-il à Mulziman, l'amour n'a jamais eu de pouvoir ſur moi qu'autant que j'ay voulu lui en donner, quand il m'auroit ſurmonté entierement, il ne m'auroit donné que de la joye dans tous les lieux où j'ay aimé; & il faut que par la ſeule perſonne du monde en qui j'aye trouvé de la reſiſtance, il me domine avec un empire ſi abſolu, qu'il ne me reſte aucun pouvoir de me dégager. Je n'ay pû aimer toutes celles qui m'ont aimé; Zayde me mépriſe & je l'adore. Eſt-ce ſon admirable beauté qui produit un ef-

effet si extraordinaire, ou seroit-il possible que le seul moyen de m'attacher fust de ne m'aimer pas ? Ah ! Zayde, ne me mettrez-vous jamais en état de connoître que ce ne sont pas vos rigueurs qui m'attachent à vous ?

Mulziman ne sçavoit que luy répondre, tant il étoit surpris de l'état où il le voyoit. Il tâchoit neanmoins de le consoler & d'adoucir ses inquietudes. *Depuis* que le pere de Zayde étoit arrivé & qu'elle s'étoit si fortement déclarée sur la resolution de ne vouloir pas épouser ce Prince, son desespoir étoit encore augmenté, & le portoit à chercher la mort avec joye.

Voilà à peu prés ce que j'appris de Mulziman, continua Felime, peut-être ne vous l'ay-je raconté qu'avec trop de soin ; mais pardonnez aux charmes que trouvent celles qui ont de la passion à parler des personnes qu'el-

les

les aiment, quoi que ce ſoit même ſur des ſujets deſagreables. Dom Olmond témoigna à cette Princeſſe, que bien loin qu'elle luy dûſt faire des excuſes de la longueur de ſon recit, il luy devoit des remercimens de l'avoir inſtruit des avantures d'Alamir. Il la conjura d'achever ce qu'elle avoit commencé à luy dire, & elle reprit ainſi ſon diſcours.

Vous pouvez juger que ce que je ſçûs des avantures & de l'humeur d'Alamir ne me donna pas d'eſperance, puis que j'appris que le ſeul moyen d'être aimée de lui, étoit de ne l'aimer pas. Cependant je ne l'en aimai pas moins, les dangers où il s'expoſoit tous les jours me donnoient des inquietudes mortelles. Je croyois que tous les coups devoient tomber ſur ſa tête; & qu'il n'y avoit de peril que pour lui. J'étois ſi accablée, qu'il me ſembloit que mes maux ne pouvoient plus

aug-

augmenter ; mais la fortune m'exposa à une sorte de douleur plus cruelle que tout ce que j'avois encore senti.

Quelques jours aprés que Mulziman m'eut raconté les avantures d'Alamir, j'en parlois avec Zayde, & je faisois de si tristes reflexions sur la cruauté de ma destinée, que mon visage étoit tout baigné de mes larmes. Une des femmes de Zayde passa dans le lieu où nous étions, & laissa la porte ouverte sans que je m'en apperçûsse. Il faut avoüer que je suis bien malheureuse, disois-je à Zayde, de m'être attachée à un homme si indigne en toutes façons des sentimens que j'ai pour lui. Comme j'achevois ces paroles, j'entendis quelqu'un dans la chambre ; je crus que c'étoit cette même femme qui venoit de passer ; mais à quel point fus-je surprise & troublée quand je vis que c'étoit Alamir, & qu'il é-

toit

toit si proche de moi que je ne pus douter qu'il n'eust entendu mes dernieres paroles. Mon trouble & les larmes qui couloient sur mon visage, m'ôtoient tous les moyens de lui cacher que ce que je venois de dire ne fust veritable. Les forces me manquerent, je perdis la parole, je souhaitai la mort; enfin je me sentis dans le plus violent état où une personne se soit jamais trouvée. Pour achever la cruauté de mon avanture, la Princesse Alasinthe arriva suivie de plusieurs Dames qui se mirent à parler avec Zayde, en sorte que je demeurai seule avec Alamir.

Ce Prince me regarda avec un air qui témoignoit de la crainte d'augmenter encore l'embarras où il me voyoit. J'ai bien du déplaisir, Madame, me dit-il, d'être arrivé dans un temps où apparemment vous ne vouliez être entendue que de Zayde.

Mais,

Mais, Madame, puis que le hazard en a disposé autrement, trouvez bon que je vous demande s'il est possible, qu'un homme qui a été assez heureux pour ne vous pas déplaire, puisse vous obliger à dire qu'il est indigne en toutes façons de l'attachement que vous avez pour lui. Je sçai bien qu'il n'y a point d'homme qui puisse être digne de la moindre de vos bontez; mais y en a-t'il quelqu'un qui puisse vous donner lieu de vous plaindre de ses sentimens? Ne soyez point fâchée, Madame, que j'aye quelque part à vôtre confiance, vous ne m'en trouverez pas indigne, & avec quelque soin que vous m'ayez caché ce que je viens d'apprendre, j'aurai neanmoins une extrême reconnoissance d'une chose que je ne devrai qu'au hazard.

Alamir eust encore parlé longtemps s'il eust attendu que j'eusse eu la force de l'interrompre.

Digitized by Google

J'étois si hors de moy même, & si combattuë de la crainte de lui faire connoître qu'il étoit celui dont je me plaignois, & de la douleur de le voir persuadé que j'en aimois un autre, qu'il m'étoit impossible de lui répondre. Vous croirez peut-être que lui ayant caché avec tant de soin la passion que j'avois pour luy, & le voyant si attaché à Zayde, il me devoit être indifferent qu'il s'imaginât que quelqu'autre eust pû me plaire; mais l'amour se fait déja une si grande violence de se cacher à la personne qui l'a fait naître, qu'il ne se peut faire encore la cruelle douleur de luy laisser croire qu'il ait été allumé par un autre. Alamir attribuoit tout mon embarras au chagrin de le voir persuadé que j'avois quelque attachement. Je voi bien, Madame, reprit-il, que vous souffrez avec peine, que je fois vôtre confi-

confident ; mais il y a de l'injuſtice au chagrin que vous en avez. Peut-on avoir plus de reſpect pour vous que j'en ay, & plus d'intereſt à vous plaire ? Vous avez un pouvoir abſolu ſur cette belle Princeſſe de qui dépend ma deſtinée. Apprenez-moy, Madame, qui eſt celuy dont vous vous plaignez ; & ſi j'ay autant de pouvoir ſur lui que vous en avez ſur celle que j'adore, vous verrez ſi je ne ſçauray pas lui faire connoître ſon bonheur, & le rendre digne de vos bontez.

Les paroles d'Alamir augmentoient mon trouble & mon agitation. Il me preſſa encore de lui dire de qui je me plaignois, mais que toutes les raiſons qui lui donnoient envie de le ſçavoir, me le faiſoient paroître indigne de l'apprendre ! Enfin Zayde qui jugea de l'embarras où j'étois, vint nous interrompre, ſur-

ſans qu'il euſt été en mon pouvoir de dire une ſeule parole à Alamir. Je m'en allay ſans jetter les yeux ſur lui ; mon corps ne pût ſoutenir l'agitation de mon eſprit, je tombay malade dés la même nuit, & ma maladie fut tres-longue.

Dans le nombre de gens de qualité qui demeuroient dans l'Iſle de Chypre, il étoit difficile que quelqu'un ne ſe fuſt attaché à moy, & ne priſt intereſt à la conſervation de ma vie. J'apprenois les ſoins qu'ils avoient de ſçavoir de mes nouvelles, je conſiderois le peu d'effet que leur amour avoit produit & quand je penſois que ſi Alamir avoit connu mon attachement, il n'auroit pas fait plus d'impreſſion ſur lui, qu'en faiſoit ſur moy la paſſion de ceux qui m'aimoient, je me trouvois heureuſe d'être aſſurée qu'il ignoroit mes ſentimens. Mais il faut pourtant avoüer

voüer que c'étoit un bonheur qui n'étoit gouté que de ma raiſon, & à quoy mon cœur ne prenoit aucune part. Quand je commençay à me porter aſſez bien pour être vûë, je retarday autant que je pûs les occaſions de voir Alamir, & lors que je le revis, je remarquay qu'il m'obſervoit avec beaucoup de ſoin, afin d'apprendre par mes actions qui étoit celuy dont je me plaignois. Plus je voïois qu'il m'obſervoit, plus je maltraitois ceux qui s'étoient attachez à moi. Quoi qu'il y en euſt pluſieurs dont le merite & la qualité ne me deuſſent point faire de honte, il n'y en avoit aucun dont je ne trouvaſſe ma gloire bleſſée. Je ne pouvois ſupporter qu'il cruſt que j'aimois ſans être aimée, & il me ſembloit que je lui en paroiſſois moins digne de lui.

Les troupes de l'Empereur preſ-

preſſerent ſi fort Famagoſte, que tous les Arabes jugerent qu'il falloit l'abandonner. Zulema & Oſmin reſolurent de nous faire embarquer avec les Princeſſes Alaſinthe & Beleniel. Alamir prit auſſi la reſolution de quitter Chypre, & pour ſuivre Zayde, & pour ſortir d'un lieu où ſa valeur ne pouvoit plus être utile. Il avoit conſervé une extrême curioſité de ſçavoir qui étoit celuy dont il m'avoit oüi parler, & lors que nous fûmes preſts à partir & qu'il vit que ma triſteſſe n'augmentoit point : Quoy que vous abandonniez Chypre, me dit-il, ſans qu'il paroiſſe en vous de nouvelles marques d'affliction, il n'eſt pas impoſſible, Madame, que vous ne ſentiez ce départ; faites-moi la grace de m'apprendre qui eſt celuy à qui vous prenez intereſt. Il n'y a point d'homme de tous ceux qui ſont icy, que je n'engage aiſément

à faire le voyage d'Afrique, & vous aurez le plaisir de le voir sans qu'il sçache même que vous l'avez desiré. Je n'ay point voulu m'opiniâtrer, lui répondis-je, à vous ôter une opinion que vous avez prise sur des apparences assez vray-semblables, mais je vous assure neanmoins, que ces apparences sont trompeuses. Je ne laisse personne à Famagoste à qui je prenne interest, & ce n'est point par aucun changement qui soit arrivé dans mon cœur. Je vous entends, Madame, repartit Alamir, celuy qui a été assez heureux pour vous plaire n'est point icy, je le cherchois inutilement parmi ceux qui vous adorent, & il étoit sans doute parti de Chypre devant que j'eusse l'honneur de vous voir. Ce n'est ni devant que vous m'euſſiez vûë, ni depuis que vous êtes icy, lui repliquay-je assez brusquement, que quel-

qu'un a été assez heureux pour me plaire, & je vous supplie de ne me parler plus d'une chose qui m'offense.

Alamir voyant bien que je lui avois répondu avec colere, ne m'en dit pas davantage, & m'assura qu'il ne m'en parleroit jamais. Je fus bien aise d'avoir fini des conversations où j'étois toujours en hazard de laisser voir ce que je souhaitois si ardamment de cacher. Enfin nous nous embarquâmes, & nôtre navigation fut d'abord si heureuse, que nous ne devions pas croire qu'elle finist par un naufrage aussi malheureux que celui que nous fîmes aux côtes d'Espagne, comme je vous le dirai bien-tôt.

Felime alloit continuer son recit, lors qu'on la vint avertir que sa mere se trouvoit plus mal que de coutume. Quoy que j'eusse encore beaucoup de cho-

ſes à vous apprendre, dit-elle à Dom Olmond en le quittant, je vous en ay aſſez appris pour vous faire juger que ma vie eſt attachée à celle d'Alamir, & pour vous engager à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Je vous la tiendrai exactement, Madame, lui répondit-il, mais je vous ſupplie de vous ſouvenir auſſi, que vous devez m'inſtruire du reſte de vos avantures.

Le lendemain il alla trouver le Roi. Si-tôt que ce Prince le vit, il voulut ſatisfaire l'impatience & l'inquietude qui paroiſſoient ſur le viſage de Conſalve, & les amenant tous deux dans ſon Cabinet, il ordonna à Dom Olmond de lui dire s'il avoit vû Felime, & ſi elle lui avoit appris quel intereſt elle prenoit à la conſervation d'Alamir. Dom Olmond ſans faire paroître qu'il entrât dans les raiſons qui

donnoient au Roi tant de curiosité pour les avantures de ce Prince, fit un recit exact de tout ce qu'il avoit sçû par Felime de sa passion pour Alamir, de celle d'Alamir pour Zayde, & de tout ce qui leur étoit arrivé jusques à leur départ de Chypre. Lors qu'il eut achevé, il jugea bien que la conversation n'étoit pas aussi libre entre le Roi & Consalve, que s'il n'eust pas été present; & pour les laisser en liberté, il feignit d'être obligé de s'en retourner à Oropeze.

Si-tôt qu'il fut party le Roi regardant son Favori avec un air qui témoignoit les sentimens qu'il avoit pour lui. Croyez-vous encore, lui dit-il, qu'Alamir soit aimé de Zayde? Croyez-vous que ce soit elle qui ait fait écrire Felime, & ne voyez-vous pas combien vos craintes ont été mal fondées. Non, Sei-

gneur, reprit triſtement Conſalve, tout ce que Dom Olmond vient de raconter, ne me perſuade pas encore que je n'aye point de ſujet de craindre. Zayde n'a peut-être pas d'abord aimé Alamir, ou elle l'a caché à Felime voyant l'amour qu'elle avoit pour ce Prince; mais qui pleuroit Zayde lors qu'elle fit naufrage aux côtes d'Eſpagne, ſi ce n'étoit Alamir qu'elle croyoit mort? A qui puis-je reſſembler, ſi ce n'eſt à ce Prince? Felime n'a parlé que de lui dans ſon recit, Zayde l'a trompée, Seigneur, ou Zayde ne lui a avoué les ſentimens qu'elle avoit pour lui, que depuis qu'elle a été chez Alphonſe; tout ce que j'ai appris ne détruit point les opinions que j'ai euës, & je crains bien que ce qui me reſte encore à apprendre, ne les confirme plutôt que de les détruire.

Il étoit ſi tard lors que Conſal-

salve quitta le Roi, qu'il ne devoit penser qu'à chercher du repos ; mais son inquietude ne lui permit pas d'en trouver ; le recit de Felime augmentoit sa curiosité, & le laissoit encore dans cette cruelle incertitude où il étoit depuis si long-temps. Sur le matin un Officier de l'Armée qui revenoit d'Oropeze, lui apporta un Billet de Dom Olmond ; il l'ouvrit, & y trouva ces mots.

LET

DE

D. OLM

A

CONSA

FElime m'a tenu
m'a conté le reſte
res. Le ſeul Amou
Alamir, a causé
le a eus de ſa vie. Z
point d'intereſt, &
en prenoit à Zay
pas d'Alamir qu'il
jaloux.

Ce Billet jetta C
un nouvel embarra

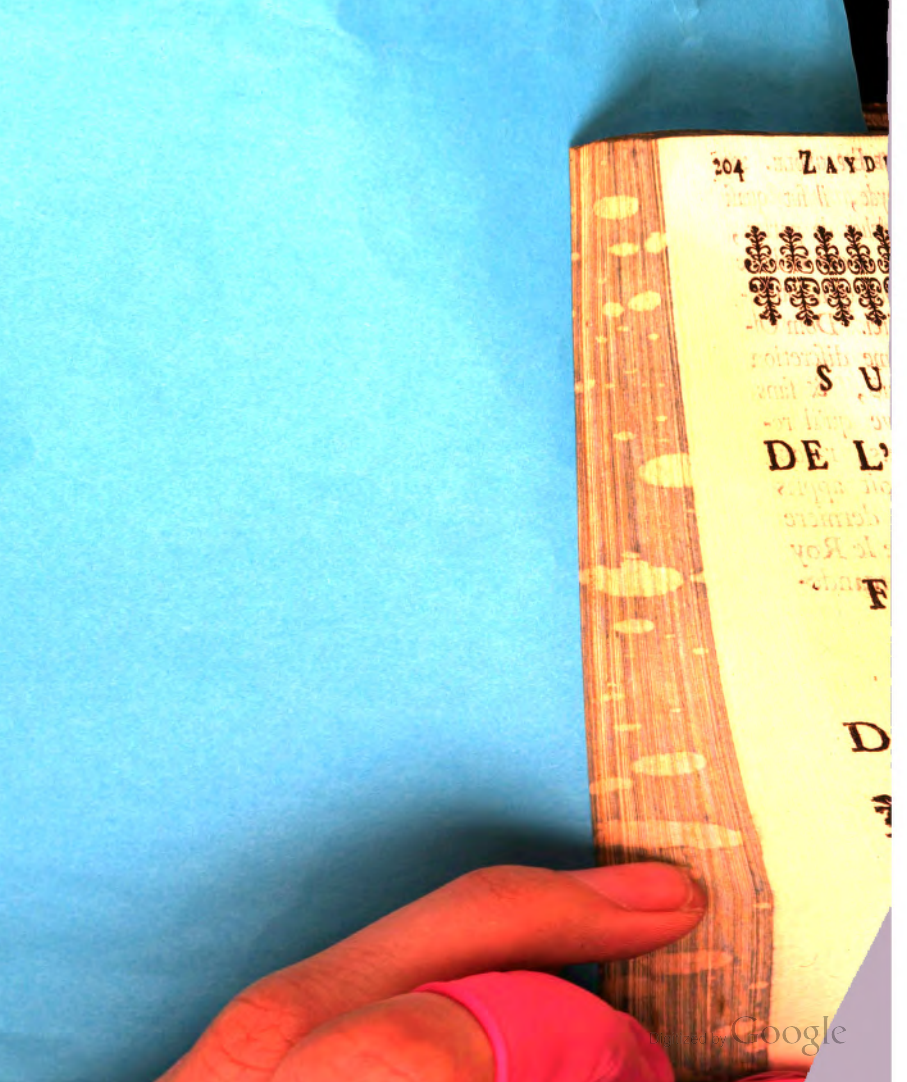
Digitized by Google

penſer qu'il s'étoit trompé ſeulement lors qu'il avoit crû qu'Alamir étoit aimé ; mais qu'il ne s'étoit pas trompé, lors qu'il avoit crû que Zayde avoit quelque paſſion. La Lettre qu'il lui avoit vû écrire chez Alphonſe, ce qu'il lui avoit oüi dire à Tortoſe d'une premiere inclination, & le Billet qu'il venoit de recevoir de Dom Olmond ne luy permettoit pas d'en douter. Il lui parut qu'il devoit être également malheureux, puis que le cœur de Zayde avoit été touché. Neanmoins par un ſentiment dont il ne pouvoit demêler la cauſe, il ſentit quelque ſoulagement, en apprenant que ce n'étoit pas par le Prince de Tharſe.

Cependant les Maures firent des propoſitions pour la paix, & elles étoient ſi avantageuſes qu'il ſembloit difficile de les refuſer. On nomma des Deputez de

part & d'autre pour en regler les articles, & on accorda une nouvelle trêve. Conſalve avoit part à tous les Conſeils; mais quelque occupé qu'il puſt être par l'importance des affaires dont le Roy lui laiſſoit le ſoin, il l'étoit encore davantage par l'impatience de ſçavoir qui étoit ce rival dont il n'avoit jamais oüi parler. Il attendoit Dom Olmond avec une inquietude qui ne luy laiſſoit point de repos, & enfin il ſuppliа le Roy de le faire venir au Camp, ou de permettre qu'il l'allât trouver à Oropeze. Dom Garcie qui avoit de la curioſité pour la ſuite des avantures de Zayde, voulut être preſent au recit qu'en feroit Dom Olmond, & il luy envoya commander de venir à l'heure même. Lors que Conſalve le vit arriver, & qu'il le regarda comme un homme qui alloit lui apprendre les veritables ſentimens

mens de Zayde, il fut quaſi preſt à l'empêcher de parler, tant il craignoit la certitude de ſon malheur, bien qu'il ſouhaitât d'en être éclairci. Dom Olmond avec la même diſcretion qu'il avoit déja euë, & ſans faire voir à Conſalve qu'il remarquoit ſon embarras, raconta ainſi ce qu'il avoit appris de Felime dans leur derniere converſation, aprés que le Roy luy en eut fait le commandement.



S U
DE L'
F
D
Digitized by Google

heureuse, lors qu'un vent impetueux les repoussa vers Alexandrie. Comme Zulema s'en vit proche il voulut y aborder pour voir Albumazar ce grand Astrologue si celebre dans toute l'Afrique, qu'il connoissoit depuis long-temps. Les Princesses qui n'étoient pas accoutumées à la fatigue de la mer, furent bien aises de descendre à terre & de se reposer. Le vent demeura si contraire, qu'ils ne purent si-tôt se remettre à la voile.

Un jour que Zulema montroit à Albumazar plusieurs choses rares qu'il avoit apportées de ses voyages, Zayde vit dans une cassette le portrait d'un jeune homme d'une beauté extraordinaire, & d'une physionomie tres-agreable. L'habillement qui étoit pareil à celuy des Princes Arabes, lui fit imaginer que ce portrait étoit celui d'un des fils du Calife. Elle demanda à son

pere ſi elle ne ſe
Il lui répondit q
point pour qui ce
été fait, qu'il l'a
quelques Soldats &
ſervoit pour ſa b
parut ſurpriſe de
cette peinture.
marqua l'attentio
à la regarder; il lu
re, & luy dit qu
qu'un homme qu
à ce portrait, p
de luy plaire. Co
out une grande o
ſtrologie, & que
ſonnes ont une g
de l'avenir, Zayd
fois ce fameux Aſt
dire quelque choſ
née; mais il s'en
jours, il paſſoit
le peu de temps q
l'étude, & ſemb
faire paroître ſon ſ
dinaire. Enfin u

Digitized by Google

le trouva dans la chambre de ſon pere, elle le preſſa plus fortement qu'elle n'avoit encore fait, de conſulter les Aſtres ſur ſa fortune. Il n'eſt pas neceſſaire que je les conſulte, luy dit-il en ſouriant, pour vous aſſurer, Madame, que vous êtes deſtinée à celui dont Zulema vous a fait voir le portrait. Peu de Princes dans l'Afrique peuvent s'égaler à luy. Vous ſerez heureuſe ſi vous l'épouſez; prenez garde de laiſſer engager vôtre cœur à quelqu'autre. Zayde ne reçût les paroles d'Albumazar que comme un reproche de l'attention qu'elle avoit euë à regarder ce portrait; mais Zulema lui dit avec toute l'autorité d'un pere, qu'elle ne devoit point douter de la verité de cette prédiction, qu'il n'en doutoit pas lui-même, & que de ſon conſentement elle n'épouſeroit jamais que celuy pour qui cette peinture avoit été faite.

Digitized by Google

Zayde & Felime avoient peine à croire que Zulema parlât selon ſes veritables ſentimens ; mais elles n'en douterent pas, lors qu'il dit à la Princeſſe ſa fille qu'il ne penſoit plus à lui faire épouſer le Prince de Tharſe. Felime ne ſentit pas une mediocre joye, de ſçavoir que Zayde n'étoit pas deſtinée pour Alamir, elle s'imagina un plaiſir ſenſible à l'apprendre à ce Prince, & elle ſe flatta de l'eſperance qu'il reviendroit à elle, s'il n'eſperoit plus que Zayde puſt être à luy. Elle pria cette belle perſonne de lui permettre de dire à Alamir la prédiction d'Albumazar & les ſentimens de Zulema. Cette permiſſion n'étoit pas difficile à obtenir, Zayde conſentoit ſans peine à tout ce qui pouvoit guerir le Prince de Tharſe de la paſſion qu'il avoit pour elle.

Felime chercha les occaſions de parler à ce Prince, & ſans fai-

Digitized by Google

re paroître de joye de ce qu'elle avoit à lui dire, elle lui conseilla de se détacher de Zayde, puis qu'elle étoit destinée pour un autre, & que Zulema ne lui étoit plus favorable. Elle lui apprit ensuite ce qui avoit fait changer les sentimens de ce Prince, & luy montra ce portrait, qui devoit décider de la fortune de Zayde. Alamir parut accablé des paroles de Felime, & surpris de la beauté du portrait qu'on lui faisoit voir, il demeura long-temps sans parler; enfin devant les yeux avec un air où sa douleur étoit peinte. Je le croi, Madame, lui dit-il, celui que je voi est destiné pour Zayde: il est digne d'elle par sa beauté; mais il ne la possedera jamais, & je lui ôterai la vie avant qu'il puisse m'enlever Zayde. Mais si vous entreprenez, lui repondit Felime, d'attaquer tous les hommes qui

Digitized by Google

trait, vous en attaqueriez peut être un grand nombre, sans trouver celui pour qui il a été fait. Je ne suis pas assez heureux, répartit Alamir, pour être au hazard de me méprendre. Il y a une beauté si grande & si particuliere dans ce portrait, que peu de gens lui peuvent ressembler. Mais, Madame, ajouta-t'il, cette physionomie agréable peut cacher un esprit si fâcheux, & des mœurs si opposées à celles qui doivent plaire à Zayde, que quelque beauté qu'ait ce prétendu rival, peut-être ne sera-t'il pas aimé d'elle; & quelque favorable que lui puisse être, & la Fortune & Zulema, s'il ne touche point l'inclination de Zayde, je ne me trouverai pas entierement malheureux. Je serai moins desespéré de la voir possedée par un homme qu'elle n'aimera pas, que de lui en voir aimer un autre à qui elle ne pourroit jamais être. Ce-

pen-

pendant, Madame, continuat'il, quoy que ce portrait ait fait une impreſſion dans mon eſprit qui ſe peut difficilement effacer, je vous conjure de me le laiſſer quelque temps, afin que je le conſidere avec loiſir, & que l'idée s'en imprime plus fortement dans ma memoire.

Felime étoit ſi troublée de voir que ce qu'elle venoit de dire n'avoit pû diminuer les eſperances d'Alamir, qu'elle lui laiſſa emporter ce portrait, & ce Prince le lui rendit quelques jours aprés, malgré l'envie qu'il euſt euë de l'ôter pour jamais des yeux de Zayde.

Aprés quelque ſejour dans Alexandrie, le vent leur permit d'en partir. Alamir reçût des nouvelles de ſon pere, qui l'obligerent de quitter Zayde pour retourner à Tharſe; mais comme il ne s'y croyoit neceſſaire que pour peu de jours, il dit à Zule-

ma

ma qu'il ſeroit quaſi dans le même temps que lui à Thunis. Felime fut auſſi affligée de leur ſeparation que ſi elle euſt été aimée de lui. Elle étoit accoutumée à toutes les douleurs que l'amour peut donner : mais elle n'avoit point eu celle de l'abſence, & elle la ſentit ſi vivement, qu'elle connût bien que le ſeul plaiſir de voir celui qu'elle aimoit lui avoit donné la force de ſupporter le malheur de n'en être pas aimée.

Alamir s'en alla à Tharſe, & Zulema & Oſmin ſur de differens vaiſſeaux, prirent la route de Thunis. Zayde & Felime ne voulurent pas ſe quitter, & demeurerent enſemble dans le vaiſſeau de Zulema. Aprés quelques jours de navigation, il ſurvint une tempête épouvantable, tous les vaiſſeaux furent ſeparez, celui où étoit Zayde perdit ſon grand maſt, & Zulema jugea qu'il n'y avoit plus d'eſperance.

Com-

Comme il connut qu'ils étoient assez proche de terre ; il se resolut de se jetter dans la chaloupe. Il y fit descendre sa femme, sa fille & Felime, & prit avec luy ce qu'il avoit de plus precieux ; mais comme il y voulut entrer aussi, un coup de vent rompit la corde qui la tenoit attachée au vaisseau, & la chaloupe vint se briser contre le rivage. Zayde fut jettée sur la côte de Catalogne à demi morte, & Felime qui s'étoit soutenuë sur une planche, fut poussée sur la même côte, aprés avoir vû perir la Princesse Alasinthe. Lors que Zayde revint de l'état où elle étoit, elle fut bien étonnée de se voir parmi des personnes qu'elle ne connoissoit point, & dont elle n'entendoit pas la langue.

Deux Espagnols qui demeuroient sur le bord de la Mer l'avoient trouvée évanouïe & l'a-

Pêcheurs y amenerent Felime. Zayde eut beaucoup de joye de la revoir; mais elle fut tres-affligée d'apprendre par elle la mort de la Princeſſe ſa mere. Aprés avoir donné beaucoup de larmes à cette perte, elle penſa à ſortir du lieu où elle étoit, & fit entendre qu'elle deſiroit d'aller à Thunis, où elle eſperoit de trouver Oſmin & Belenie.

En regardant le plus jeune de ces Eſpagnols, qui s'appelloit Theodoric, elle s'apperçut qu'il reſſembloit à ce portrait qu'elle avoit trouvé ſi agreable. Cette reſſemblance la ſurprit, & le lui fit regarder avec plus d'attention. Elle alla chercher le long du rivage pour voir ſi elle ne trouveroit point une caſſette où étoit ce portrait, & qu'elle croyoit avoir vû mettre dans la chaloupe lors qu'elles avoient fait naufrage. Sa peine fut inutile, elle ſentit un chagrin extraordinaire de ne

pou-

pouvoir trouver ce qu'elle cherchoit. Il lui parut pendant quelques jours que Theodoric avoit de la passion pour elle ; quoy qu'elle n'en pust juger par ses paroles, il y avoit un air dans ses actions qui le lui faisoient soupçonner, & ses soupçons ne luy étoient pas desagreables.

Quelque tems aprés elle crut s'être trompée, elle le vit triste sans qu'elle luy donnât sujet de l'être ; elle vit qu'il la quittoit souvent pour aller rêver ; enfin elle s'imagina qu'il avoit quelqu'autre passion qui le rendoit malheureux. Cette pensée luy donna un trouble & un chagrin qui la surprit & qui la rendit aussi melancolique que Theodoric le luy paroissoit. Quoy que Felime fust assez occupée de ses propres pensées, elle connoissoit trop bien l'amour pour ne se pas appercevoir de celui que Theodoric avoit pour Zayde, & de bin-

clination que Zayde avoit pour Theodoric. Elle lui en parla plusieurs fois; & quelque repugnance qu'eust cette belle Princesse à se l'avoüer à elle-même, elle ne pût s'empêcher de l'avoüer à Felime.

Il est vray, lui dit-elle, j'ay des sentimens pour Theodoric dont je ne suis pas la maîtresse; mais Felime, n'est-ce point de luy dont Albumazar m'a voulu parler, & ce portrait que nous avons vû ne seroit-il point fait pour luy? Il n'y a pas d'apparence, répondit Felime; la fortune & la patrie de Theodoric n'ont rien qui se puisse rapporter aux paroles d'Albumazar. Considérez, Madame, que n'ayant jamais crû à cette prédiction, vous commencez à y croire par vous imaginer que Theodoric peut être celui qui vous est destiné, & jugez par-là quels sont les sentimens que vous avez pour

pour lui. Juſques-icy, repliqua Zayde, je n'avois point pris les paroles d'Albumazar pour une veritable prédiction; mais je vous avoüe que depuis que j'ay vû Theodoric, elles ont commencé à me faire de l'impreſſion dans l'eſprit. Il m'a paru extraordinaire d'avoir trouvé un homme qui reſſemble à ce portrait, & d'avoir ſenti de l'inclination pour luy. Je ſuis ſurpriſe quand je penſe qu'Albumazar m'a deffendu de laiſſer engager mon cœur; il me ſemble qu'il prévoyoit les ſentimens que j'ay pour Theodoric, & ſa perſonne me plaît d'une telle ſorte, que ſi je ſuis deſtinée à un homme qui luy reſſemble, ce qui devroit faire mon bonheur va faire le malheur de ma vie. Mon inclination ſe trompe à cette reſſemblance; elle me porte à celuy à qui je ne dois pas être, & me previent peut-être d'une telle ſorte, que je ne

Digitized by Google

pourrai plus aimer celui qu'il faudra que j'aime. Il n'y a point de remede, continua-t'elle, pour éviter tous ces malheurs, que d'abandonner un lieu où je cours tant de peril, & où même la bien-ſeance ne nous permet pas de demeurer. Il ne dépend pas de nous d'en ſortir, reprit Feliſme, nous ſommes dans un païs qui nous eſt inconnu, & où nôtre Langue n'eſt pas ſeulement entenduë. Il faut que nous attendions les vaiſſeaux; mais ſouvenez-vous, que quelque ſoin que vous apportiez à quitter Theodoric, vous n'effacerez pas aiſément l'impreſſion qu'il a faite en vôtre cœur. Je vois en vous les mêmes choſes que j'ay ſenties lors que j'ay commencé à aimer Alamir, & pluſt au Ciel que j'euſſe vû en luy les mêmes choſes que vous voyez en Theodoric. Vous vous trompez, dit Zayde, lors que vous croyez qu'il

qu'il a de l'inclination pour moy, il en a sans doute pour quelqu'autre, & la tristesse que je lui voy vient d'une passion dont je ne suis pas la cause. J'ai au moins la consolation dans mon malheur, que l'impossibilité de luy parler m'empêche d'avoir la foiblesse de luy dire que je l'aime.

Peu de jours aprés cette conversation, Zayde vit de loin Theodoric qui regardoit avec attention quelque chose qu'il tenoit entre ses mains. La jalousie lui fit imaginer que c'étoit un portrait; elle resolut de s'en éclaircir, & s'approcha de luy le plus doucement qu'il luy fut possible. Ce ne put être avec si peu de bruit qu'il ne l'entendist; il se tourna & cacha ce qu'il tenoit, en sorte qu'elle vit seulement briller des pierreries. Elle ne douta plus que ce ne fût une boëte de portrait, quoy qu'elle l'eust déja soupçonné; la certi-

tude qu'elle en crut avoir, luy donna tant de douleur, qu'elle ne put cacher sa tristesse, ny regarder Theodoric, & elle demeura penetrée de douleur, de sentir une inclination si vive pour un homme qui soupiroit pour un autre. Le hazard voulut que Theodoric laissa tomber ce qu'il avoit caché; elle vit que c'étoit une attache de Diamans qui tenoit à un bracelet de ses cheveux, qu'elle avoit perdu quelques jours auparavant. La joye qu'elle eut de s'être trompée, ne lui permit pas de témoigner de la colere; elle prit son bracelet & rendit les pierreries à Theodoric, qui les jetta dans la Mer à l'heure même, pour lui faire entendre qu'il les mépriſoit lors qu'ils étoient ſeparez de ſes cheveux. Cette action perſuada à Zayde l'amour & la magnificence de cet Eſpagnol, & ne fit pas un mediocre effet dans ſon cœur.

En-

Enſuite il luy fit entendre par le moyen d'un tableau où il avoit fait repreſenter une belle perſonne qui pleuroit un homme mort; qu'il étoit perſuadé que les rigueurs qu'elle avoit pour lui venoient de l'attachement qu'elle avoit pour cet homme qu'elle regrettoit. Ce fût une douleur ſenſible à Zayde, de voir que Theodoric croyoit qu'elle en aimât un autre; elle ne doutoit quaſi plus de ſon amour, & elle l'aimoit avec une tendreſſe qu'elle n'eſſayoit plus de ſurmonter.

Le temps qu'elle devoit partir s'approchoit, & ne pouvant ſe reſoudre à le quitter qu'il ne ſçuſt au moins qu'elle l'avoit aimé; elle dit à Felime qu'elle étoit reſoluë de luy écrire tous ſes ſentimens, & de ne luy donner ce qu'elle auroit écrit que dans le moment qu'elle s'embarqueroit. Je ne veux lui apprendre, ajouta-t'elle, l'inclination que j'ai euë

pour luy, que dans un temps où je ſerai aſſurée de ne le voir jamais. Ce me ſera une conſolation qu'il ſçache que je ne penſois qu'à luy, lors qu'il croyoit que je n'étois occupée que du ſouvenir d'un autre. Je trouverai une douceur infinie à luy expliquer toutes mes actions, & à m'abandonner à luy dire combien je l'ay aimé. J'aurai cette douceur ſans manquer à mon devoir; il ne ſçait qui je ſuis, il ne me verra jamais; & qu'importe qu'il ſçache qu'il a touché le cœur de cette étrangere qu'il a ſauvée du naufrage. Vous avez oublié, lui dit Feline, que Theodoric n'entend pas vôtre langue, en ſorte que ce que vous luy écrirez luy ſera inutile. Ah! Madame, reprit Zayde, s'il a de la paſſion pour moi, il trouvera à la fin les moyens de ſe faire expliquer ce que je luy aurai écrit; s'il n'en a pas, je ſerai conſolée qu'il

qu'il ignore que je l'aime ; & je suis resoluë de luy laisser avec ma Lettre le bracelet de mes cheveux, que je luy ôtai si cruellement, & qu'il ne merite que trop.

Zayde commença dés le lendemain à écrire ce qu'elle vouloit laisser à Theodoric. Il la surprit comme elle écrivoit, & elle jugea aisément que cette lettre lui donnoit de la jalousie. Si elle eust suivi les mouvemens de son cœur, elle luy auroit fait entendre à l'heure même qu'elle n'écrivoit que pour luy ; mais sa sagesse & le peu de connoissance qu'elle avoit de la qualité & de la fortune de cet inconnu, l'obligeoient à ne rien faire qu'il pûst prendre pour des engagemens, & à luy cacher ce qu'elle souhaitoit qu'il sçût lors qu'il ne la verroit plus.

Peu de temps avant qu'elle dûst partir, Theodoric la quit-

ta, & luy fit comprendre qu'il reviendroit le lendemain. Le jour ſuivant elle s'alla promener avec Felime ſur le bord de la Mer. Ce n'étoit pas ſans impatience pour le retour de Theodoric. Cette impatience la rendoit plus rêveuſe qu'à l'ordinaire ; en ſorte que voyant aborder une chaloupe ſur le rivage, au lieu d'avoir de la curioſité pour ceux qui étoient dedans, elle tourna ſes pas d'un autre côté ; mais elle fut bien ſurpriſe de s'entendre appeller, & de reconnoître la voix du Prince ſon pere. Elle courut à lui avec beaucoup de joye, & il en eut une extrême de la revoir. Aprés qu'elle luy eut appris comme elle étoit échappée du naufrage, il lui dit en peu de mots, que ſon vaiſſeau étoit allé échoüer aux côtes de France, dont il n'avoit pû partir que depuis quelques jours, & qu'il étoit venu à Tarragone at-

Digitized by Google

attendre les vaisseaux qui devoient faire voile pour l'Afrique; que cependant il avoit voulu parcourir la côte où Alasinthe, Felime & elle avoient fait naufrage, pour voir si par hazard quelqu'une ne se seroit point sauvée. Au nom d'Alasinthe, Zayde ne put s'empêcher de pleurer. Ses larmes firent connoître à Zuleima la perte qu'il avoit faite, & aprés avoir employé quelque temps à la regretter, il commanda à ces jeunes Princesses de passer dans sa chaloupe pour s'en aller avec luy à Tarragone. Zayde se trouva bien embarrassée pour persuader à son pere de ne l'emmener pas à l'heure même. Elle luy dit les obligations qu'elle avoit aux Espagnols qui l'avoient reçûë chez eux, pour le faire consentir qu'elle leur allât dire adieu; mais quelques raisons dont elle se pût servir, il ne jugea pas à propos de la re-

mettre au pouvoir de ces Espagnols, & il la fit embarquer malgré toute sa resistance. Elle fut si touchée de l'opinion qu'auroit Theodoric de l'ingratitude avec laquelle elle le quittoit, ou pour mieux dire, elle fut si touchée de le quitter sans esperance de le revoir jamais, que n'étant pas maîtresse de sa douleur, elle fut contrainte de dire qu'elle étoit malade. Le seul soulagement qu'elle eut dans son affliction, fut de voir que son pere avoit sauvé du naufrage le portrait qu'elle avoit trouvé si agreable & qui étoit devenu celuy de son Amant. Mais cette consolation ne fut pas assez forte pour luy aider à soutenir l'absence de Theodoric; elle ne pût y resister, elle tomba dangereusement malade, & Zulema fut longtemps dans la crainte de voir mourir une personne si parfaite dans les premieres années de sa jeu-

jeuneſſe & de ſa beauté. Enfin l'on ceſſa de craindre pour ſa vie; mais elle demeura dans une langueur qui ne permettoit pas de l'expoſer à la fatigue de la Mer. Elle fit toute ſon occupation d'apprendre la Langue Eſpagnole; & comme elle avoit des Truchemens, & qu'elle ne voyoit que des Eſpagnols, elle l'apprit aiſément pendant l'hyver qu'elle paſſa en Catalogne. Elle voulut auſſi que Felime la ſçûſt, & elle trouvoit quelque plaiſir à ne parler que cette Langue.

Cependant les grands Vaiſſeaux étoient partis de Tarragone pour l'Afrique; & quoy que Zulema ignorât ce qu'étoit devenu Oſmin lors que la tempête les avoit ſeparez, il luy avoit écrit pour luy apprendre ſon naufrage & la raiſon qui le retenoit en Catalogne. Les Vaiſſeaux furent revenus d'Afrique avant que Zayde euſt recouvert

ſa ſanté. Oſmin manda au Prince ſon frere qu'il étoit arrivé heureuſement ; qu'il avoit trouvé le Calife dans le deſſein de les tenir toujours éloignez, & que le Roy Abderame luy ayant demandé des Generaux, il les avoit deſtinez pour paſſer en Eſpagne, & qu'il luy en envoyoit les Ordres. Zulema jugea aiſément qu'il ſeroit dangereux de ne pas obeïr au Calife, il reſolut de prendre un Brigantin pour aller par mer juſques à Valence joindre le Roy de Cordoüe, & ſi-tôt que la Princeſſe ſa fille ſe porta mieux, il la fit conduire à Tortoſe. Il y demeura quelques jours pour luy donner encore du repos ; mais elle étoit bien éloignée d'en trouver. Pendant le temps de ſa maladie, & depuis qu'elle commençoit à ſe mieux porter, l'envie de faire ſçavoir de ſes nouvelles à Theo-

do-

doric, & la difficulté de le pouvoir, lui avoit donné & lui donnoit encore une cruelle inquiétude. Elle ne pouvoit se consoler d'avoir eu sur elle le jour de son départ la Lettre qu'elle lui avoit écrite, & de ne l'avoir pas laissée dans un lieu où le hazard l'eust pû faire tomber entre ses mains. Enfin, la veille de son départ de Tortose, elle ne put resister à l'envie de la lui envoyer; elle la confia à un des Ecuyers de Zulema, & lui fit entendre le lieu où demeuroit Theodoric, en lui nommant le Port qui en étoit proche. Elle lui deffendit de dire qui l'avoit chargé de cette Lettre, & de prendre garde qu'on ne le suivist & qu'on ne le pust connoître. Quoy qu'elle n'eust pas esperé de voir Theodoric, elle sentit neanmoins un renouvellement de douleur d'abandonner le païs qu'il habitoit, & elle passa

Digitized by Google

une partie de la nuit dans les beaux jardins de la maiſon où elle étoit logée, à s'en plaindre avec Felime. Le lendemain comme elle étoit prête de s'embarquer, cet Ecuyer qui étoit party devant que le Soleil commençât à paroître, revint lui dire qu'il avoit été au lieu qu'elle lui avoit marqué, mais qu'il avoit appris que Theodoric en étoit parti le jour d'auparavant, & qu'il n'y devoit plus retourner. Zayde ſentit vivement cette bizarrerie du hazard, qui la privoit de la ſeule conſolation qu'elle avoit cherchée, & qui privoit ſon Amant de la ſeule faveur qu'elle lui euſt jamais faite. Elle s'embarqua avec une triſteſſe mortelle, & arriva à Cordoüe dans peu de jours. Oſmin & Belenie l'y attendoient, le Prince de Tharſe y étoit auſſi; & ayant ſçû à Thunis qu'elle étoit en Eſpagne, il s'étoit ſervi

du

du prétexte de la guerre pour la venir chercher. Felime ne sentit point en renvoyant Alamir, que l'absence l'euſt guerie de la passion qu'elle avoit pour lui. Alamir ne trouva que de l'augmentation aux rigueurs de Zayde, & Zayde ne sentit qu'un redoublement d'averſion pour Alamir.

Le Roy de Cordoüe mit entre les mains de Zulema le commandement general de ſes Troupes, avec le Gouvernement de Talavera, & celuy d'Oropeze à Ofmin. Ces deux Princes peu de temps aprés eurent quelque ſujet de ſe plaindre d'Abderame; & ne voulant pas le faire paroître, ils ſe retirerent dans leurs Gouvernemens, ſous prétexte d'en viſiter les fortifications. Alamir ſuivit Zulema pour être auprés de Zayde; mais peu aprés la guerre l'appella auprés d'Abderame. Je partis dans

ce même temps pour aller chercher Conſalve. Jeſus pris priſonnier par les Arabes, & on me conduiſit à Talavera. Belenie & Felime s'en allerent à Oropeze, & Zayde ne voulut point quitter le Prince ſon pere.

Aprés que Conſalve eut pris Talavera, & pendant qu'on propoſoit la derniere trêve, Alamir fit ſçavoir à Zulema qu'il profiteroit de la liberté de cette trêve pour l'aller voir, & qu'en y allant il paſſeroit à Oropeze. Zayde ayant ſçu du Prince ſon Pere ce que je viens de vous dire, écrivit à Felime, & lui manda qu'elle avoit retrouvé Theodoric, qu'elle ne vouloit pas qu'il puſt croire que le Prince de Tharſe fuſt celui qu'il l'avoit ſoupçonné de pleurer chez Alphonſe, & qu'elle la prioit de deffendre de ſa part à ce Prince d'aller à Talavera.

Fe-

Digitized by Google

Felime n'eut pas de peine à ſe reſoudre à faire ce commandement à Alamir. Le lendemain de la trêve, Belenie qui ſe trouvoit mal, voulut profiter de la liberté qu'elle avoit de ſortir de la Ville, & s'alla promener dans un grand bois qui n'en étoit pas fort éloigné. Comme elle s'y promenoit avec Oſmin & Felime, elles virent arriver le Prince de Tharſe, ils en eurent beaucoup de joye; & aprés qu'ils eurent parlé long-temps enſemble, Felime trouva le moyen d'entretenir Alamir en particulier.

Je ſuis bien fâchée, lui dit-elle, d'avoir à vous apprendre une choſe qui empêchera le voyage que vous avez deſſein de faire; mais Zayde vous prie de ne point aller à Talavera, & elle vous en prie d'une maniere qui peut paſſer pour un commandement. Par quel excés de cruauté,

té, Madame, s'écria Alamir, Zayde veut-elle m'ôter la seule joye que ses rigueurs m'ayent laissée, qui est celle de la voir? Je croy, lui répondit Felime, qu'elle veut faire finir la passion que vous lui témoignez. Vous connoissez sa repugnance pour épouser un homme de vôtre Religion. Vous sçavez même qu'elle a lieu de croire qu'elle ne vous est pas destinée; & vous sçavez aussi que Zulema a changé de sentimens. Tous ces obstacles, repartit Alamir, ne me feront pas changer, non plus que la continuation des rigueurs de Zayde; & malgré la destinée & la maniere dont elle me traite, je n'abandonneray jamais l'esperance d'en être aimé. Felime plus touchée que de coutume de voir l'opiniâtreté de la passion d'Alamir, disputa long-temps contre lui sur les raisons qui devoient le guerir; mais voyant que tout ce qu'elle

lui

lui disoit étoit inutile, le dépit s'alluma dans son ame, & cessant pour la premiere fois d'être maitresse d'elle même. Si les ordonnances du Ciel & les rigueurs de Zayde, lui dit-elle, ne vous font point perdre l'esperance, je ne sçay pas ce qui vous la pourroit ôter. Ce seroit, Madame, repondit le Prince de Tharse, de voir qu'un autre eust touché son inclination. N'esperez donc plus, repliqua Felime, Zayde a trouvé un homme qui a sçû lui plaire, & dont elle est aimée. Eh! qui est ce bienheureux, Madame, s'écria Alamir? Un Espagnol, répondit-elle, qui ressemble au portrait que vous avez vû; ce n'est pas apparemment celui pour qui il a été fait, & celui dont Albumazar a prétendu parler; mais comme vous ne craignez que ceux qui peuvent plaire à Zayde, & non pas ceux qui la doivent épouser, il vous suffit

d'apprendre qu'elle l'aime, & que c'eſt la crainte de lui donner de la jalouſie qui fait qu'elle ne veut pas vous voir. Ce que vous dites ne peut être, repliqua Alamir, le cœur de Zayde ne ſe touche pas ſi aiſément. Si quelqu'un l'avoit touché, vous ne me le diriez pas, Zayde vous auroit engagée au ſecret, & vous n'avez point de raiſon qui vous pût obliger à me l'apprendre. Je n'en ay que trop, repliqua-t'elle emportée par ſa paſſion, & vous . . . . Elle alloit continuer; mais tout d'un coup la raiſon lui revint, elle vit avec étonnement tout ce qu'elle venoit de dire, elle en fut troublée; elle ſentit ſon trouble; cette connoiſſance redoubla ſon embarras; elle demeura quelque temps ſans parler & quaſi hors d'elle-même; enfin elle jetta les yeux ſur Alamir, & croyant voir dans les ſiens qu'il démêloit une par-

partie de la verité, elle fit un effort & reprit un visage où il paroissoit plus de tranquillité qu'il n'y en avoit dans son ame. Vous avez raison de croire, lui dit-elle, que si Zayde aimoit quelque chose, je ne vous le dirois pas, j'ay voulu seulement vous le faire craindre. Il est vray que nous avons trouvé un Espagnol qui est amoureux de Zayde, & qui ressemble au portrait que vous avez vû; mais vous m'avez fait appercevoir que j'ay peut-être fait une faute de vous l'avoir dit, & j'ay une inquietude extrême que Zayde n'en soit offensée.

Il y eut quelque chose de si naturel à ce que dit Felime, qu'elle crut que ses paroles avoient fait une partie de l'effet qu'elle pouvoit souhaiter; neanmoins son embarras avoit été si grand, & ce qu'elle avoit dit avoit été si remarquable, que sans le trouble où elle voyoit le Prince de Tharse,

ſe, elle n'euſt pû ſe flatter de l'eſperance que ſes paroles n'euſſent pas découvert ſes ſentimens. Oſmin qui vint dans ce moment interrompit leur converſation. Feline preſſée par ſes ſoupirs & par ſes larmes qu'elle ne pouvoit retenir, entra dans le bois pour cacher ſa douleur, & pour la ſoulager en la contant à une perſonne en qui elle ſe confie entierement. La Princeſſe ſa mere la fit rappeller pour retourner à Oropeze, elle n'oſa jetter les yeux ſur Alamir, de peur d'y voir trop de douleur de ce qu'elle lui avoit dit de Zayde, ou trop d'intelligence de ce qu'elle lui avoit dit d'elle-même. Elle remarqua neanmoins qu'il reprenoit le chemin du Camp, & elle eut quelque joye de penſer qu'il n'alloit pas voir Zayde.

Le Roy ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit le

recit

recit de Dom Olmond. Je ne m'étonne plus, dit-il à Consalve, de la tristesse où vous parut Alamir, lors que vous le rencontrâtes aprés qu'il eut quitté Felime. C'étoit à elle à qui ces Cavaliers l'avoient vû parler dans le bois; ce qu'elle lui venoit de dire fut cause qu'il vous reconnut, & nous entendons presentement les paroles que vous dit ce Prince en mettant l'épée à la main, qui vous parurent si obscures, & qui nous donnerent tant de curiosité. Consalve ne répondit que des yeux au Roy de Leon, & Dom Olmond reprit ainsi son discours.

Il est aisé de juger en quel état Felime passa la nuit, & de combien de sortes de douleurs son esprit étoit partagé. Elle trouvoit qu'elle avoit trahy Zayde; elle craignoit d'avoir desesperé Alamir, & malgré sa jalou-

louſie elle étoit affligée de l'avoir rendu ſi malheureux. Elle ſouhaitoit neanmoins qu'il ſçuſt que Zayde étoit touchée par une autre inclination; elle craignoit de lui avoir trop bien ôté l'opinion qu'elle lui en avoit donnée, & elle apprehendoit plus que toutes choſes de lui avoir fait connoître la paſſion qu'elle avoit pour lui. Le lendemain une nouvelle douleur effaça toutes les autres. Elle ſçut le combat d'Alamir contre Conſalve, & elle ne ſentit que la crainte de le perdre. Elle envoya tous les jours ſçavoir de ſes nouvelles au Château où il étoit, & quand elle commença à avoir quelque eſperance de ſa gueriſon, elle apprit ce que le Roy avoit ordonné de ſa vie pour ſe vanger de la mort du Prince de Gallice. Vous avez vû la Lettre qu'elle m'écrivit ces jours paſſez pour m'obliger à travailler à ſa conſervation. Je lui

ay

Digitized by Google

ay appris ce qu'a fait Conſalve à ſa priere, & il ne me reſte rien à vous dire, ſinon que je n'ay jamais vû en une même perſonne, tant d'amour, tant de raiſon & tant de douleur.

Dom Olmond finit ainſi ſon recit; & tant qu'il dura il fit ſentir à Conſalve ce qui ne ſe peut exprimer. Apprendre qu'il étoit aimé de Zayde, trouver des marques de tendreſſe dans tout ce qu'il avoit jugé des marques d'indifference, c'étoit un excez de bonheur qui l'emportoit hors de lui-même, & qui lui faiſoit goûter dans un moment tous les plaiſirs que les autres Amans ne goûtent qu'interrompus & ſeparez. Le Roy alloit découvrir à Dom Olmond que Conſalve étoit Theodoric, lors qu'on le vint avertir que les deputez qui traitoient la paix demandoient à lui parler. Il laiſſa ces deux amis enſemble, & Dom Olmond prenant

nant la pa
plaindre a
Consalve,
seul la co
ric, & n
en état d'
par vous
que vous
fust possi
en me lais
sité pour
de. Je co
le premier
lâtes d'elle
ce que je
re vûë eû
ne passion
ja si viole
pris de F
puis, qu
le m'a dé
pouvoit êt
n'ay poin
geance du
aviez fait,
vous ay éc

Google

Digitized by Google

de Zayde.
ne à compre
voit oüy dir
zarrerie de
qu'il avoit
qu'elle euſt
être celuy
bloit.
La cert
inſpira un ſi
cette Princ
Roy de lui
Talavera.
permit avec
partit dans
voir du moi
Zayde, la
ce qu'il avo
mond. Il
le Château.
voit mal ;
à l'entrée
Prince ſon
gner la dou
tre pas en é
ſalve demeu
Google

Digitized by Google

mon bonheur ; [illegible]
pas assez de pitié pour me laisser
voir que vous souhaiteriez au
moins que ma destinée fust heu-
reuse ? Ce n'est que ce simple
souhait de mon bonheur que
vous me cachez avec tant de soin.
Ah ! Madame, est-ce trop pour
un homme qui vous a adorée du

laive, s'ec
tendites d
tose; vou
& vous
Ah ! M
salve en
quelle je
ce repro
trouvé-

Digitized by Google

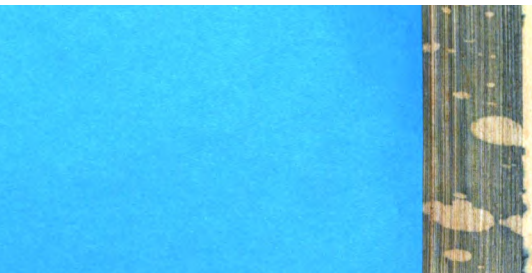
Digitized by Google

mon imagination
pée d'être ſeparé de vous par
des Mers, qu'encore que j'en-
tendiſſe vôtre voix, comme il
étoit nuit, que je ne vous vo-
yois pas, & que vous parliez
la Langue Eſpagnole, je ne ſoup-
çonnay jamais que je fuſſe ſi pro-
che de vous. Je vous vis le
lendemain dans une barque;

donne une
ſi j'ay que
je vous
Conſalve
qu'il ver
lut pas
un aveu
mens.
le ſouha
remply

Digitized by Google

Digitized by Google



Traité. Cependant il vou
journer quelque temps dans les
Places qu'il avoit conquises, &
il alla à Almaras que les Maures
lui avoient cedé. La Reine qui
aimoit passionnément le Roy son
mari, l'avoit presque toujours
suivi depuis que la guerre étoit
commencée. Pendant le siege de
Talavera, elle étoit demeurée en
un lieu qui n'en étoit pas fort é-

la à Talave
mes conse
passer au
qu'elles d
gne. Zu
sonnier
que pei
Zayde l
qu'il av
soit voi
Princes

Digitized by Google

Digitized by Google

lui avoit peut-être inſpiré le deſir de paroître aux yeux de Conſalve avec tous ſes charmes. Les graces de ſa perſonne, l'agrément de ſon eſprit & ſa modeſtie ſurprirent tout le monde. Elle fut traitée comme le devoit être une Princeſſe de ſa naiſſance, de ſon merite & de ſa beauté, & elle fut en peu de jours les delices & l'admiration

peu de mo
tant d'ard
apprendre
étoit pour
refuſer.
S'il m
les cache
rois, q
pour vou
ſa honte
nation à
ſuis pas

Digitized by Google

Digitized by Google

les volontez de mon pe
ſez-moy croire au moins, Mada-
me, luy dit-il, que s'il étoit ca-
pable de changer, vous ne vous
y oppoſeriez pas. Je ne ſçaurois
vous dire ſi je m'y oppoſerois,
répondit-elle; mais je crois que
je le devrois faire, puis qu'il y
va du bonheur de toute ma vie.
Si vous croyez, Madame, re-
partit Conſalve, être malheureu-
ſe en me rendant heureux, vous
demeurer dans les

nous avons
& l'autre p
dans cette
faites pas
m'a dû p
occupé p
par ceux
ner; j'ay
ay vû à
avoit obl
je ne do
donnaſſie

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google